Enfin le premier volume de la
COLLECTION ATLANTA !

ENFIN DU JOHN FLANDERS !

Les Editions de l'A.E.L.P. ont le plaisir de vous annoncer pour
FIN NOVEMBRE
la parution d'un recueil de contes tout à fait
INEDIT
de l'inimitable auteur gantois,
du plus grand écrivain fantastique de notre temps !



LA GRIFFE DU DIABLE

par

JOHN FLANDERS

UN SPLENDIDE VOLUME DE PLUS DE 200 PAGES !
PRIX DE SOUSCRIPTION : 120 F.B. ou 12 F.F. ou S. !
TIRAGE STRICTEMENT LIMITE !

N'hésitez pas ! Profitez de l'avantageux prix de souscription et retenez dès maintenant votre exemplaire de cette œuvre admirable en réglant aujourd'hui même la modeste somme de 120 F.B. ou 12 F.F. ou S. au C.C.P. Bruxelles 8381.06 de Michaël Grayn (président-trésorier de l'A.E.L.P.), 28, rue du Curé à Moxhe-Ciplet (Prov. Liège - Belgique).

Prix dès sortie de presse : 150 F.B. ou 15 F.F. ou S.

Les centres français de chèques postaux acceptent les versements et virements pour la Belgique.

ATLANTA A.E.L.P.

ATLANTA

ATLANTA

REVUE DE LITTERATURE PARALLELE

Direction - Rédaction - Administration
28, rue du Curé
MOXHE-CIPLET (Liège) - BELGIQUE

ATLANTA vous offre bimestriellement sur un minimum de 60 pages votre ration de
FANTASTIQUE - INSOLITE
SCIENCE - FICTION

Abonnez-vous en versant la somme de 200 francs belges, 20 francs français ou suisses, ou 5 dollars, au C.C.P. Bruxelles 8381.05 de Michaël GRAYN, 28, rue du Curé, Moxhe-Ciplet (Liège) - Belgique. Vous pouvez aussi transmettre au même nom des mandats internationaux ou des chèques sur banques

Les centres français de chèques postaux acceptent les versements et virements pour la Belgique.



+ ATLANTA ne publie que de l'inédit, sauf rares exceptions.
+ Les textes envoyés, insérés ou non, ne seront pas retournés aux auteurs.
+ Il ne sera répondu qu'aux lettres accompagnées d'une enveloppe timbrée pour la Belgique ou d'un coupon-réponse international.
+ Les textes publiés dans ATLANTA le sont sous la pleine et entière responsabilité des signataires. Aucun texte anonyme ou à tendance politique ne sera pris en considération.
+ Il sera rendu compte en toute liberté des volumes et revues envoyés.
+ ATLANTA propose le service échange à toute revue ou périodique littéraire.

ATLANTA

REVUE DE LITTERATURE PARALLELE

BIMESTRIEL
TROISIEME ANNEE

SEPTEMBRE-OCTOBRE 1966
N° 5

FANTASTIQUE — INSOLITE — SCIENCE-FICTION

SOUS LA DIRECTION DE MICHAEL GRAYN

Couverture de Daniel Delville

aux Editions de l'A.E.L.P.
Association européenne des Littératures parallèles
a.s.b.l.
au 28 de la rue du Curé
à Moxhe-Ciplet (Liège) - Belgique

Les Editions Robert Laffont auront bien du mal à publier les œuvres vraiment complètes de Jean Ray. A ce jour, nous n'avons lu l'excellent conte ci-dessous que dans le n° 6 de novembre-décembre 1964 des « Cahiers de la Biloque », que dirige le Dr U. Thiry (5, quai Baudeloo, Gand). En outre, pourquoi s'obstiner à tout prix à ignorer l'importance et la qualité des textes signés John Flanders ?

L'OGRE DE PIERRE

Au temps jadis, le petit royaume d'Alais s'étendait au pied des Cévennes et, comme il était sans histoire, on le disait heureux.

Le roi — hélas ! les annales n'ont guère retenu son nom — chassait le bouquetin dans la montagne, pêchait la truite dans les torrents et, à l'époque des vendanges, festoyait avec ses bons sujets.

Il avait une fille unique, la jolie Néra qui, bien que de bon caractère, n'en voulait faire qu'à sa tête, et dont il passait volontiers tous les caprices. Un jour, un de ces derniers s'avéra un plus plus gros que les autres. Néra prétendit notamment avoir un château à elle seule et, au lieu d'en choisir l'emplacement sur les bords riants du Rhône, elle voulut le voir s'élever dans la région la plus sauvage des Cévennes, en un lieu dit Sau.

Mais ni la main-d'œuvre ni la pierre de taille ne faisaient défaut au royaume d'Alais et, comme les coffres royaux étaient remplis jusqu'aux bords de belles monnaies d'or et d'argent, il fallut à peine deux ans aux maçons alaisiens pour bâtir un castel vraiment imposant que Néra occupa aussitôt.

Elle s'y trouva fort bien, car sa beauté et sa générosité eurent tôt fait d'attirer des troubadours aux

belles chansons et plus belles histoires encore, des voyageurs qui venaient de loin et racontaient de passionnantes aventures ou décrivaient les terres merveilleuses qu'ils avaient parcourues, des chevaliers enclins à brandir l'épée et la lance au moindre geste de la royale hôtesse.

Jusqu'au jour où la renommée de Sau arriva à l'oreille affreuse et géante de l'ogre Brodus.

Brodus était une créature terrifiante, née d'une sorcière et d'un dragon; ainsi le voulait la croyance populaire.

Il habitait l'autre versant des monts Cévennes, dans une immense grotte inaccessible dont il ne sortait que pour chasser l'ours et pour lever une dîme sanglante sur les infortunés habitants du royaume de Milhau.

Non seulement sa force était formidable, mais ses hideux parents l'avaient fait sorcier en diable, et il usait sans vergogne de sa noire science pour faire souffrir les pauvres humains voisins de ses horizons.

Un soir, Néra — qui, se sentant solitaire, consultait en vain d'un regard avide les lointains brumeux de la plaine et de la montagne, dans l'espoir de voir apparaître quelque voyageur, pèlerin ou poète errant — vit surgir du creux d'une gorge une monstruosité sans nom.

C'était un homme de la taille d'un chêne centenaire, vêtu de peaux d'aurochs et armé d'une massue de bois noir.

Sa tête énorme semblait sculptée dans le roc rouge de la montagne et ses traits étaient si repoussants que Néra, bien qu'elle fût entre toutes vaillante, faillit s'évanouir.

En quelques bonds, il fut à portée de voix et, après

avoir fait d'un simple coup de massue une large brèche dans le puissant mur d'enceinte du château, il prit la parole.

Quelle voix horrible il avait ! Les pierres en frémirent, comme agitées par un tremblement de terre.

— Princesse Néra, clama-t-il, je suis le roi Brodus, à qui le diable qui fut mon parrain a enjoint de prendre femme pour assurer la royale postérité. Je vous ai choisie comme reine. Qu'attendez-vous pour me suivre dans mon palais de la montagne où les gnomes des terres profondes vous serviront mieux que vos chétifs esclaves bavards ?

Néra reprit ses esprits et regarda le géant avec mépris.

— Roi Brodus, dit-elle, vous vous trouvez sur mes terres sans y avoir été dûment autorisé. Je vous ordonne de les quitter sur l'heure, sinon je vous ferai déclarer la guerre.

— La guerre ! hurla Brodus en se tenant les côtes de rire, et qui donc, ma mignonne, prendra les armes contre moi ?

— Il ne manque pas de bons et preux chevaliers au royaume d'Alais et même au-delà, Messire le Géant !

Le monstre se tordait littéralement de rire.

— La guerre au roi Brodus ! Ah, ah ! Il y a longtemps que je n'ai ri de si bon cœur. Ah, ce serait trop sot de ne pas vouloir vous laisser courir la chance de me combattre, ma toute belle... Eh bien, j'attends vos armées, mais je vous préviens : à la première neige, je viendrai vous chercher, non pour vous prendre comme reine, mais pour vous faire frire dans le poêlon; j'en possède justement un de votre taille dans ma batterie de cuisine.

Il se retira en gambadant lourdement, faisant trembler la terre.

Pauvre Néra ! En vain envoya-t-elle des courriers à Alais et aux cours voisines, personne ne répondit à son appel. Les routes qui menaient au château de Sau restaient désertes; nul chevalier ne se montrait.

Pour comble d'infortune, les gens du château, pris de peur, désertaient un à un le service de la princesse. D'aucuns lui dirent sans ambages qu'ils n'entendaient nullement figurer au menu de l'ogre; d'autres, moins sincères, s'enfuirent à la nuit tombante. Le jour vint où Néra fut l'unique occupante du castel.

Certes, elle aurait pu chercher refuge à la cour de son père, mais elle était trop fière pour implorer une protection quelconque.

Elle alla pêcher courageusement la truite dans les ruisseaux proches du château, prit au collet lièvres et lapins, et, allumant elle-même les fourneaux de la cuisine solitaire, pourvut elle seule à ses besoins.

Un jour qu'elle regardait tristement le ciel d'automne où voyageaient les premières bandes de canards sauvages, le galop d'un cheval troubla le grand silence de la plaine. Néra en crut à peine ses oreilles, mais elle s'aperçut bientôt qu'elle ne s'était pas trompée en apercevant un jeune cavalier traverser le pont de pierre de la grande douve. Après une belle et gracieuse révérence, il mit pied à terre et Néra se sentit tout étonnée en lui voyant, malgré son très jeune âge, un visage grave, presque sévère.

— Messire, dit-elle, sans doute vous êtes-vous égaré dans la plaine, sans doute la terrible destinée du château de Sau et de sa maîtresse vous est-elle inconnue.

Le jeune chevalier secoua sa tête blonde.

— Que non, Princesse ! Je viens de loin, d'un pays perdu dans les brumes du Nord, pour vous voir. Les nouvelles voyagent plus vite que les hommes et vont plus loin aussi.

— Alors vous venez vous joindre à moi dans cette guerre étrange que j'eus l'audace de déclarer à Brodus! Hélas ! mon doux prince, vous seriez ici soldat et capitaine, car personne n'a mis son épée à mon service.

Les yeux bleus et sévères de l'inconnu s'attachèrent à ceux de Néra.

— Comme vous pouvez le voir, Princesse, je ne possède ni épée ni lance.

— Comment voulez-vous combattre sans armes un monstre tel que Brodus ? s'écria la princesse éplorée.

— Je ne combattrai point, Princesse, dit le cavalier, et vous seule pourrez vaincre votre ennemi. Mais je ne suis pas venu de si loin pour vous dire des paroles aussi peu vaillantes de la part d'un chevalier.

— Je vous laisse mon cheval, Dhûr, qui vous conduira vers les lieux d'épreuve, et pour arme, prenez ceci !

Il tira de sa ceinture une petite croix de plomb et la lui tendit.

— Prince, demanda Néra, de plus en plus étonnée, ne puis-je au moins connaître votre nom ?

— Qu'importe mon nom ! dit-il d'une voix grave, sachez, Princesse, que dans la lutte que vous avez à entreprendre, seul importe le nom de Jésus-Christ !

Néra voulut riposter, mais elle vit soudain qu'elle parlait dans le vide; le cavalier avait disparu. Dans la cour du château, le cheval se tenait paisiblement. Ses yeux sombres fixés sur la proche montagne, elle tenait dans sa main tremblante la petit croix de plomb.

Comme elle levait les yeux au ciel, elle y vit voltiger de menus duvets : la première neige voltigeait dans l'air.

Un ricanement sinistre déchira le silence, et Néra vit avec horreur l'ogre sortir de l'ombre de la gorge d'où elle l'avait vu surgir la première fois.

— Au poêlon ! hurla le monstre, j'ai jeûné trois jours et une mâle faim me dévore. Allons, ma mauviette, vous me servirez d'entrée !

A ce moment, le cheval bondit et, sans qu'elle sût comment, Néra se trouva emportée comme au cœur d'un tourbillon.

— Par le diable ! rugit Brodus, si vous croyez m'échapper de cette façon !

Et il lança sa massue. Elle frôla Néra, mais manquant son but elle alla buter, avec un bruit de tonnerre, contre un rocher et fut réduite en miettes.

— Qu'à cela ne tienne ! tonitrua le géant, mon petit doigt me suffira pour vous réduire en poussière, vous et votre haridelle.

Il s'élança, faisant des bonds prodigieux, mais ne put les atteindre.

La poursuite dura toute la journée; à la nuit tombante, Brodus se laissa tomber à terre, épuisé.

— Je vous attraperai demain ! promit-il avec rage.

Le cheval s'arrêta aussitôt et, bien qu'il fût à peine à cent pas de la brute endormie, il ne fit pas mine de s'éloigner.

Le lendemain à l'aube, la poursuite reprit et dura de nouveau jusqu'à la nuit. Il en fut de même les jours suivants, et pendant ce temps, Néra ne connut ni faim ni soif ni fatigue. Ils traversèrent ainsi des contrées absolument inconnues de la princesse, passèrent des fleuves et côtoyèrent des mers dont elle ignorait l'existence.

Un jour que Brodus, suant et rugissant, continuait sa vaine poursuite, Néra sentit que quelque chose changeait autour d'elle. Un poids singulier pesait à sa ceinture et, en baissant le regard, elle vit que la petite croix de plomb qu'elle y gardait suspendue croissait de manière bizarre, prenait la forme d'une large et scintillante épée.

A ce moment, le cheval ralentit sa course; l'ogre s'élança en poussant un cri de triomphe. Mais au même instant, une force merveilleuse anima le bras de la jeune princesse; elle leva l'épée et, se souvenant du nom que le mystérieux cavalier avait prononcé à son départ, elle s'écria :

— Jésus-Christ !

De l'épée gicla un immense éclair, Brodus poussa un cri effroyable. Le cheval se propulsa de nouveau à travers l'espace, et Néra vit avec horreur qu'elle tenait accrochée à la selle la tête de son monstrueux ennemi.

Pourquoi le cheval continuait-il donc à fuir ? La pauvre Néra s'en rendit bientôt compte avec une terreur grandissante.

En se retournant elle vit que Brodus, bien que décapité, les poursuivait toujours. Sa vue était plus terrifiante que jamais, car il laissait derrière lui d'énormes ruisseaux de sang fumant, tandis que la tête, pendue à la selle, continuait de grimacer et, de temps à autre, lançait des injures et d'affreux blasphèmes.

La poursuite s'éternisait, elle ne cessa même pas quand la nuit fut tombée.

La terre fuyait sous les pieds du coursier, on fonçait dans un horizon pour aussitôt en voir poindre un autre, tout aussi vite atteint et franchi, et le monstre sans tête

continuait à courir derrière la proie tant convoitée en faisant d'atroces gestes de menace.

Un jour vint où brusquement Néra se sentit lasse : allait-elle tout de même tomber dans les griffes de l'ogre ? Celui-ci se rapprochait avec une vélocité effrayante, et la tête coupée se mit à pousser des cris de triomphe.

Néra vit l'ombre hideuse de la main géante planer sur elle. Elle ferma les yeux et implora Jésus-Christ.

Soudain, un bruit de cloches ébranla l'air, et Néra entendit des voix heureuses chanter : « Noël... Noël... Un Sauveur nous est né ».

Le cheval s'arrêta et, en se retournant, la princesse vit à la place de Brodus un immense monolithe de pierre rouge, tandis qu'à sa selle pendait encore toujours une tête affreuse, mais désormais silencieuse parce qu'en pierre, elle aussi !

Alors, une voix tomba des espaces célestes :

— A cet endroit, tu fonderas une abbaye à la gloire du divin Sauveur.

Le terrible voyage de la princesse Néra l'avait menée très loin d'Alais; car c'est sur la terre de Bretagne que se trouve bâtie l'abbaye où Néra vécut jusqu'à l'âge de cent ans, appelant par sa vie pieuse la bénédiction de Dieu sur les terres d'alentour.

Le monolithe de pierre rouge est toujours en place, bien que de l'abbaye, il ne reste plus que ruines et décombres.

Quant à la tête de pierre, qui figura longtemps à la clé de voûte de la porte d'entrée, elle devint la propriété d'un musée local. La légende veut qu'en la nuit de Noël, des larmes coulent de ses yeux morts, et les gens du pays y voient la preuve du formidable châtiment de l'ogre Brodus : la damnation éternelle.

Carlo Bordoni (Viale XX Settembre 211, Avenza-Carrara, Massa, Italia) est le directeur de « microMEGA », fanzine italien au sujet duquel vous pouvez obtenir tous renseignements auprès de l'auteur même de ce conte qui, à n'en pas douter, vous plaira et vous rendra perplexe. Quel est, en effet, ce mystérieux personnage qui prêche en public ?

LE SANTON

à Michaël Grayn

Couvert de haillons poussiéreux, le vieillard marchait dans une des grand-rues de Milan, se traînant avec peine le long des pâtés de maisons, au sein de la foule dense. Il caressa lentement sa barbe, épaisse et blanche, en regardant ses pieds d'un air méditatif. Puis il s'arrêta, promena les yeux autour de soi et se mit à parler d'une voix rauque, en fixant les passants :

« Mes frères, écoutez-moi ! Notre vie n'est qu'illusion. Frères... »

Il leva les bras au ciel de façon théâtrale et continua d'un ton véhément :

« Il est temps de voir les choses comme elle sont ! Il est temps d'ouvrir les yeux à cette terrible vérité, à cette réalité que nous devons accepter : nous n'existons pas ! Comme n'existe ni notre civilisation, ni aucune autre chose au monde... »

Tout le monde le regardait avec curiosité. Quelques-uns s'arrêtèrent, d'autres poursuivirent leur chemin en hochant la tête et en se moquant du vieillard qui racontait :

« Tout a commencé à ce moment : minuit, le 31 décembre 999. La fin du monde eut alors lieu, et personne ne s'en aperçut. Auparavant, les santons avaient prêché et prévenu les peuples que l'apocalypse

était proche, que l'homme ne verrait pas l'aube de l'an mil, mais nul ne voulait y croire.

» Les santons reprochaient aux gens leur incrédulité et les exhortaient à prier, à prier ! car c'était désormais la seule chose qu'on pût encore faire. Mais tous, pauvres ou riches, nobles ou serfs, étaient intimement convaincus de ce que prêchaient les santons; tous étaient persuadés que, avec la fin de l'année, le monde finirait, lui aussi.

» La terreur et la retenue firent en sorte qu'aucun ne parla au parent ou à l'ami de cette conviction; chacun couva sa peine en secret, et on manifestait au contraire l'espoir que la fin n'arriverait pas, comme si ne pas parler d'une chose pouvait en éviter l'accomplissement.

» Peu à peu, l'enthousiasme pour la vie s'éteignit; tous les travaux furent achevés à contrecœur ou abandonnés. Avec une extrême facilité, on nia l'existence; avec une extrême fatigue, on continua de respirer.

» On vivait seulement dans l'unique et faible espoir que l'an s'annoncerait heureux, comme toujours, que ces santons étaient fous à lier.

» Raison et logique étaient d'accord en ce qui concernait l'approche de la fin, mais le subconscient nourrissait l'espérance que tous conservaient, malgré tout. L'aube du 31 décembre se leva à l'enseigne de la peur. Mais il n'y avait nulle panique : la foule ne courait pas çà et là, désespérée. Personne ne montrait en public son appréhension. En se croisant, amis et connaissances échangeaient d'étranges sourires qui auraient voulu être pleurs ou imprécations. Aucun ne dit à l'autre :

» — Moi, j'y crois !

» Nul ne parla, et ce fut une erreur.

» La terrible journée s'écoula lentement, comme

consciente d'être la dernière en son genre, comme voulant se faire apprécier pleinement, entièrement.

» Enfin, le soir tomba.

» Chacun s'enferma tôt chez soi, préférant être surpris par l'apocalypse dans le sommeil. Il devait ainsi être moins difficile, moins douloureux de passer de vie à trépas. Vers minuit, tout le monde dormait; seul un chat errant se promenait sous la *Tour de l'Horloge*.

» Au douzième coup, le mécanisme se bloqua. Le chat errant eut un hoquet et s'affaissa par terre, immobile à jamais. Le cœur du gardien de la tour et celui d'autres millions d'hommes s'arrêtèrent. L'eau du ruisseau coulant vers la vallée, le vent, le mouvement des planètes, tout se figea. Le temps lui-même refusa de poursuivre sa course.

» Une seule chose ne mourut point : l'esprit de ces hommes paralysés. N'étant pas vraiment décédés, dans toute l'acception du terme, leur cerveau continua à penser, à songer, à s'illusionner ! Les subconscients qui, jusqu'à ce moment, n'avaient eu qu'un rôle de second plan, de modérateur du désespoir, explosèrent soudain en cet état de catalepsie, faisant vivre une vie tout imaginaire à leur propriétaire. C'est ainsi qu'ils songèrent à se lever et à voir l'aube du matin suivant, et aussi à rire des santons.

» La vie reprit dans un enthousiasme renaissant, dans une joie nouvelle, avec une volonté renforcée. L'homme, en peu de temps, réalisa des pas de géant dans tous les domaines scientifiques jusqu'à ce qu'enfin on atteignît l'ère atomique avec la conquête de l'espace !... »

Le vieillard s'arrêta un instant, essuya avec un mouchoir son front ruisselant de sueur, puis reprit :

« Ainsi, nos pseudo-aïeux continuèrent à songer. Maintenant, il est l'heure de se rendre compte !... »

Le santon se fraya un chemin à travers la foule et traversa la rue, évitant de justesse une grosse auto. En grommelant quelque chose sur le trafic intense de Milan, il s'appuya contre un réverbère et poursuivit son sermon interrompu :

« Ils continuèrent à songer, et il faut reconnaître que leur imagination est inépuisable, étonnamment inépuisable ! D'une heure à l'autre, ils ont suivi l'hypothétique développement de la civilisation humaine, comme si la fin n'avait pas eu lieu. Et leur rêve s'éternisera, le temps se trouvant arrêté. L'homme pourra conquérir toutes les planètes de toutes les galaxies, voyager librement dans l'espace et le temps, rejoindre la vitesse de la lumière, la dépasser... Mais cela ne restera jamais qu'un songe. »

— Pardon ! Qu'est-ce que vous dites ? demanda un agent aux yeux tristes. Si vous voulez parler tout seul, faites-le à mi-voix, sans déranger l'ordre public. A cause de vous, cette auto a été tamponnée. Et puis, ce charivari ! Que de monde qui bloque la circulation ! Qu'y a-t-il ?... Circulez ! Allons, s'il vous plaît, circulez, circulez !

« Mais tout est inutile, poursuivit le vieillard, impassible, en s'éloignant de l'agent et en s'arrêtant un peu plus loin. Tout est vain. Ces santons de 999 connaissaient leur affaire, et il eût certainement mieux valu que, pendant la dernière nuit, personne ne songeât. A quoi bon semblable vie ? Nous ne sommes que les personnages involontaires de la continuation d'un rêve sans fin, un rêve commencé à ce moment : minuit, le 31 décembre 999... »

L'agent arbora l'expression du plus total ahurissement. Il fixa longuement le visage blême et creux du vieillard, puis, en esquissant une grimace, il disparut derrière le coin de la rue.

« C'est l'heure de reconnaître la vérité ! reprit le santon. Je sais qu'il est difficile de croire ce que je dis, mais rien n'est plus vrai ! Réveillons-nous donc et révoltons-nous ! Il est inutile de continuer à vivre comme ça. Nous devons laisser tout enthousiasme, toute activité, et nous recueillir. Prions ! Prions, frères ! Puisque c'est la seule chose qui reste à faire. Dans un moment, la prière soulagera votre âme ! Bouleversons l'ordre constitué par le songe ! Croyez-moi ! Laissez toute espérance ! Ne faites pas comme ces hommes de 999 ! Abandonnez tous ces travaux ! Priez, priez, et vous serez sauvés ! »

L'agent reparut, en même temps que s'élevait le hurlement plaintif d'une sirène. L'ambulance de l'*Hôpital psychiatrique* de Milan aborda la courbe avec un affreux grincement de pneus et stoppa près du policier. Deux robustes infirmiers en long tablier blanc en descendirent et regardèrent l'agent d'un air interrogateur.

— Où est-il ? demanda le premier en promenant les yeux tout autour de soi.

— Il était ici, il y a un moment ! assura le policier. Il ne doit pas être allé bien loin.

Ils questionnèrent les passants, mais personne n'avait vu le vieillard. L'ambulance rentra bredouille.

Au même instant, le vieux santon se trouvait à New York, devant le *Palais de l'O.N.U.*, aux prises avec le trafic de la métropole et avec l'incrédulité des Américains.

Adaptation française de Michaël Grayn.

JANINE GOLLE

Nous avons découvert (quoique peut-être pas les premiers) en Janine Golle un auteur de talent. Il flotte dans certains de ses récits comme une « odeur seignollienne », particulièrement dans celui-ci, nous a-t-il semblé. A vous de juger.

LA FILLE QUI DANSAIT SOUS LA LUNE

Le vieux suçota les bouts humides de sa moustache à la gauloise, s'essuya d'un revers de la main qu'il reposa sur le velours côtelé d'un lourd pantalon taillé à l'ancienne. Il me fixa un instant, droit dans les yeux, d'un regard pointu et bleu.

— Y a des choses que les gens trop instruits ne savent pas, dit-il de sa voix aillée de Languedocien, le père de mon père ne lisait point dans les livres, ni le père de son père, mais ils se sont transmis les histoires de chez nous.

Il faut la foi, Monsieur, pour les comprendre, les savourer et les redire, afin qu'elles ne meurent point. C'est faire une injure à la terre que de s'en moquer ou de n'y pas ajouter foi, et, croyez-moi, elle a mille façons de se venger, la terre.

Pensez-vous que c'est sans raison que les étangs, les rivières, les mers noient ? Non pas, c'est le prix d'une injure qu'ils payent, ceux que les eaux retiennent prisonniers.

La forêt aussi se venge, mon père m'a raconté l'histoire d'un arbre qui avait étranglé un homme, un bûcheron malin qui les saignait tout vif, avec méchanceté... Mais ce n'est pas celle-ci que je vais vous dire, mais celle de la fille qui dansait sous la lune; c'est ainsi que nous l'avions nommée.

A cette époque, je devais avoir dans les quinze printemps. J'étais un solide gaillard, tout comme les dix ou douze gars du village, qui n'avaient point encore atteint leur majorité.

On était *promis* jeune en ce temps-là. A dix-huit ans, un garçon retenait sa *promise*. Il faisait sa demande la nuit de la Saint-Jean, devant le feu, et dès le lendemain, toute la communauté les considérait comme fiançés.

C'est la nuit de la Saint-Jean, où mon frère choisit sa promise, que tout a commencé. Il n'avait manqué aucune danse, comme le veut la coutume. Le jour n'avait pas encore viré au gris lorsque tous les promis s'embrassèrent, sous les applaudissements et les plaisanteries de la foule. Puis on se sépara, et chacun, seul ou en famille, rentra chez soi.

Mon frère n'avait point voulu revenir avec nous. Au lieu de prendre la route qui descend au pays, il préféra traverser la forêt. « Pour marcher un peu, me dégourdir », avait-il dit.

Lorsqu'il revint chez nous, au grand jour, il était dépenaillé et hagard. Impossible de lui tirer un mot. Il s'effondra dans la grange et dormit jusqu'à midi, dans la paille.

A table, il ne parla pas. Lorsque la mère, imaginant Dieu seul sait quoi ! lui demanda si, au soir, il irait voir la Marie, il répondit :

— J'sais pas... Foutez-moi la paix !

Bien qu'il fût promis, il reçut une belle paire de claques. La dernière.

On coupait les avoines. je m'en souviens. Il y avait le père, nos deux gars mariés, le valet et moi. Mon frère Jean ne cessait de regarder la forêt. Vingt fois, je crus qu'il allait nous laisser et partir en courant. Le soir, lorsqu'on ne vit plus assez clair pour continuer le travail, le père prit la bride du cheval, siffla, et nous nous mîmes en route derrière lui; tous, sauf

Jean. Il dit qu'il voulait marcher et prit le chemin qui conduit à la forêt. Le père le suivit des yeux et marmonna je ne sais quoi.

Il revint au petit jour. Je l'entendis et courus de mon lit à la fenêtre. Il était pâle, ses vêtements étaient en désordre, ses cheveux emmêlés d'herbes et de terre. On voyait qu'il avait couché dehors, à même le sol.

Un instant, je pensai qu'il avait *fauté* avec une fille d'un village voisin. Ce ne pouvait être avec la Marie, elle ne sortait jamais le soir.

Je voulus en avoir le cœur net. Ce jour-là, je prétextai un outil à aller chercher chez un oncle, pour partir avant tout le monde. Je pris la direction du village, le contournai et revins vers la forêt, en direction du chemin que Jean prendrait obligatoirement, si ce soir-là encore, il avait rendez-vous.

J'attendis plus d'une heure, caché derrière des fouillis épineux. J'entendis son pas et le vis s'avancer, l'air illuminé, les bras en avant, les mains tendues. Il haletait et balbutiait des mots que je n'entendais pas. Je le suivis jusqu'à la clairière du *Renard bleu*. La nuit était très claire. Il s'assit sur un tronc coupé, reprit son souffle. Soudain, il se leva brusquement, se mit à trembler, et je *la* vis...

Elle était grise et pommelée, comme une jument. La lune semblait traverser son corps et colorer ses cheveux. Elle glissait sur l'herbe et semblait se décomposer et se reconstruire à chaque pas. Je faillis crier de surprise et de peur. Puis elle se mit à tourner, à danser lourdement devant Jean qui sanglotait en essayant de la saisir. Et tout cela en silence, sans sourire. Elle dégageait un parfum de fruit un peu trop mûr.

Elle cessa de tourner autour de Jean, s'arrêta une seconde et vint droit sur lui. Je n'ai jamais bien compris ce qui suivit. J'ai vu Jean rouler par terre, arracher ses vêtements et s'agiter furieusement sur quelque chose ou quelqu'un que je ne voyais pas.

Lentement, il se releva, remit de l'ordre dans sa toilette et, en titubant, se dirigea vers l'étang de la *Reine morte*.

C'est alors qu'elle réapparut, ondulante et grise, silencieuse et provocante.

Il y avait des larmes d'argent qui brillaient et s'étiraient sur ses cuisses. Je compris que c'était la semence de Jean. Lui, il avançait, hypnotisé, les mains en avant. Deux mètres à peine le séparaient de l'eau. J'ai hurlé :

— Jean !

Il s'est affalé, la tête presque dans la vase du bord. La femme avait disparu avec mon cri.

Je me suis précipité vers mon frère, je le retournai, lui jetai de l'eau au visage, et voyant qu'il allait ouvrir les yeux, je me sauvai en courant. J'avais honte, je ne voulais pas qu'il sache que je l'avais suivi.

A la maison, je ne parlai de rien. La Marie avait rompu sa *promesse*, ulcérée par l'abandon de Jean. Le père et la mère le regardaient d'un air soupçonneux et plein de reproches.

Lui, il allait et venait, comme un être dépossédé de son âme. Je le suivis toute une semaine, pour être bien certain de ce que j'avais vu, et l'empêcher de suivre la femme sur les eaux.

Je racontai tout à mon meilleur ami, qui ne me crut pas. Un soir, je le suppliai de venir avec moi. Nous ne pûmes partir qu'après dix heures, il y avait veillée chez lui.

Ils n'étaient plus à la clairière. Je fonçai dans le

sentier de l'étang, suivi par mon ami qui rouspétait et me traitait de fou.

Jean était là, étendu sur le ventre, la tête dans l'eau. Nous nous précipitâmes. Il était mort.

Personne ne crut ce que je racontai. On pensa que Jean s'était suicidé pour une raison qui nous échappait. Le temps passa et puis, un jour, ce fut le fils Mignaud, de la grosse ferme, qui traversa la forêt, de nuit.

Il y retourna pendant près d'une semaine. Un matin, on le retrouva, aux trois quarts dévêtu, noyé, allongé sur le bord de l'étang, la tête dans l'eau, à l'endroit même où l'on avait relevé mon frère.

Le pays eut peur. Les gars firent des rondes, la nuit dans la forêt. Ils ne découvrirent rien. On oublia.

Albert Maheux était marié avec ma sœur Léontine. C'était un paysan rude et rusé, mais bon mari. Il adorait sa femme et ses enfants.

Lorsque Albertine vint en pleurant raconter qu'Albert avait découché, qu'il n'était pas rentré de la foire de Py, ce fut la consternation chez nous.

Moi, je pensai immédiatement à la fille qui dansait sous la lune. Je sus qu'elle était revenue, et que l'on retrouverait Albert noyé, comme les deux autres, si on ne l'empêchait pas d'y retourner.

— C'est la femme de la forêt, dis-je timidement.

— Tais-toi, ordonna ma mère, cesse de dire des bêtises.

Ma sœur pleurait. Mon père aiguisait une lame de faux, l'air énervé, lorque Albert entra, les vêtements en désordre, les yeux hagards, les cheveux pleins de brindilles et de terre.

Il nous regarda tous, lentement, longuement, en silence, comme s'il nous voyait pour la première fois, puis il ressortit, comme il était entré, sans un mot.

Léontine se leva, embrassa ma mère et retourna chez elle, en pleurant.

— Albert est allé voir la femme qui danse sous la lune, dis-je à mon ami, il ne faut pas qu'il y retourne. Viens avec moi, nous le suivrons. Nous demanderons aux autres de nous accompagner.

Nous étions montés bien avant la tombée de la nuit. Nous nous sommes cachés dans les taillis et, lorsque Albert est arrivé, comme Jean, les bras en avant, les mains tendues, en mâchonnant des mots que nous ne comprenions pas, nous avons retenu notre souffle.

Alors, ils l'ont tous *vue*, comme je l'avais *vue*, eux qui m'avaient traité de fou, qui ne m'avaient pas cru. Ils l'ont tous vue avec son derrière de jument, ses cuisses un peu lourdes, ses pieds qui ne se posaient point sur l'herbe, ses cheveux qui ne s'accrochaient pas aux ronces. Ils ont vu son visage gris doré qui ne souriait jamais, ils ont vu ses yeux effrayants, attirants comme un appel venu d'ailleurs.

Elle s'est mise à danser, on aurait dit une colonne de fumée. Elle tournait autour d'Albert qui tentait de la saisir, puis il s'est déshabillé, ils ont roulé par terre avec ces gestes que je connaissais si bien.

Personne n'a bougé. Tous les gars étaient pétrifiés. Albert s'est redressé. La fille s'est relevée, son corps se plissait comme un ruban de brume, et la semence d'Albert est sortie d'elle en traînées d'argent qui brillaient et semblaient se durcir sous la lumière froide de la lune.

Elle a regardé Albert, droit dans les yeux, a secoué ses hanches larges, grises et mouvantes, puis elle s'est mise en marche.

J'ai voulu qu'ils voient. Je leur ai fait signe de se taire, de ne pas remuer. Puis nous les avons suivis.

Je pensais crier au moment où Albert avancerait vers l'étang.

Il est tombé comme une masse, en poussant un rugissement, la tête encore très loin de l'eau. Nous avons regardé la femme qui disparaissait lentement parmi les nénuphars et les broussailles aquatiques, puis, secouant la torpeur qui nous engourdissait, nous nous sommes approchés.

Albert gisait sur le dos, les yeux grands ouverts, fixant la lune, mort, foudroyé. Peut-être par mon cri...

Plus tard, nous avons asséché l'étang, abattu tous les arbres de la clairière du *Renard bleu*, et nous n'avons jamais revu la fille qui dansait sous la lune.

ECHOS DIVERS

LE PRIX DU CONTE DU 3e SALON « LES ARTS EN EUROPE »

C'est dans le cadre de l'important ensemble « Les Arts en Europe », organisé au Centre international Rogier, à Bruxelles, qu'a été remis, le 19 juin, le Prix du Conte du 3e Salon « Les Arts en Europe ».

Le prix, d'un montant de 5 000 FB, a été décerné à M. Gabriel Deblander, demeurant à Braine-l'Alleud, pour son *Histoire de Frou et l'oiseau* par trois voix contre deux à Mme Marie Hache, de Gand, pour *La petite robe noire.*

Ont été remarqués, en outre, *L'étrange destin de M. Appleby* de M. Jean Bodar, de Tournai, et *A la Taverne des Sorcières,* de M. Michaël Grayn, de Moxhe-Ciplet (Province de Liège).

Le jury, auquel plus de quarante-cinq envois étaient parvenus, se composait de M. Philippe Delaby, président; Mmes Marie-Paule Thierry et Claire Dominique

François; et MM. Robert Montal et Raymond Quinot, membres. Le secrétariat était assuré par M. Joseph Delmelle, vice-président et directeur littéraire du Conseil européen d'Art et Esthétique, organisateur du salon « Les Arts en Europe ».

Né à Rêves (Hainaut) en 1934, le lauréat, M. Gabriel Deblander, avait figuré, en 1961, au palmarès du Prix de Poésie « Le Souvenir de Nicole Houssa ». Poète, conteur et novelliste, il collabore à de nombreuses publications.

Il est entré en possession de son prix à l'issue d'un récital poétique comportant un hommage à quatre disparus : Roger Kervyn de Marcke ten Driessche, Jules Minne, Christian de Miomandre et Prosper Roidot, ainsi que des interprétations d'œuvres de quelque trente-cinq poètes vivants, belges et étrangers.

Ce récital, auquel assistait un public particulièrement nombreux et composé en majeure partie d'artistes, d'écrivains et d'amis des lettres, était assuré par Mme Irène Coran, collaboratrice aux émissions de la R.T.B.; Mlle Edith Samain, professeur de déclamation et d'art dramatique, comédienne, créatrice du groupe « Rhapsode »; et M. Alain Miniot, professeur de déclamation et animateur de l'équipe.

Signalons que les précédents lauréats de la section littéraire du Conseil européen d'Art et Esthétique sont : Mme Lydia Langerock (Poésie, 1963), MM. Robert Montal (Conte, 1964) et Robert-Lucien Geeraert (Poésie, 1965).

En 1967, le prix de ladite section littéraire sera attribué à un poète.

Il est des choses dont il faut se méfier, des objets qui peuvent cacher en eux quelque ennemi avide de...

Enfin, voyez vous-même !

L'ASPI-C-RATEUR

Cela commença par quelques ratés inhabituels; ensuite, le moteur s'emballa, haussant le ton jusqu'aux ultra-aigus; enfin, l'engin se tut dans des volutes de fumée âcre.

L'homme poussa un juron, débrancha, puis, mains aux hanches, secoua la tête d'indignation et de dépit. Décidément, l'appareil choisissait bien son jour pour se mettre en panne ! Juste à son retour de vacances, alors que le deux-pièces disparaissait sous la poussière.

— Fichue machine ! marmonna-t-il.

Et il lança un vigoureux coup de pied à l'aspirateur immobile.

Un verre de bière lui fit retrouver un peu de calme. Alors, il décida une nouvelle tentative. A son sens, la panne avait quelque chose... d'irrégulier. Rien à voir avec l'appareil qui « valait-tellement-cher-que-sa-qualité-était-hors-de-doute ». Il devait plutôt s'agir d'une baisse de tension dans le secteur.

Il rebrancha, et l'appareil se remit à ronfler comme à plaisir, comme sournoisement heureux d'avoir contrarié son propriétaire.

Une nouvelle bouffée de colère monta alors aux joues de l'homme. A nouveau, il projeta son pied contre le corps de fer et de plastique. Le fil se déconnecta. L'homme jura encore et se courba pour replacer le fil récalcitrant... Les ronronnements apparemment insouciants de l'appareil reprirent normalement. Du moins est-ce ce qu'il crut. Car le bruit du moteur avait à

présent quelque chose de retenu et d'acide que son oreille aurait pu remarquer s'il n'avait été si irrité. Il saisit donc le manchon métallique qui maintenait la brosse et poursuivit le nettoyage.

Et apparurent les premiers frissons...

L'appareil frissonnait, c'est-à-dire qu'il était parcouru, à fleur de métal, des mêmes ondulations que le dos d'un chat caressé à rebrousse-poil. Puis il sembla marquer une nette répulsion à prendre la poussière. Enfin, le traîneau lui-même se mit à vibrer.

De nouveaux ratés accompagnèrent le tremblement insolite. L'homme hésita. Il se pencha pour attraper le corps de l'appareil et ressentit la décharge électrique jusqu'à l'épaule.

Alors, il eut peur. Peur seulement, suite ordinaire de sa surprise douloureuse. Mais l'appareil vibrait toujours. Des hoquets de plus en plus stridents secouaient à présent le moteur, tandis que la brosse se mettait à sucer furieusement le balatum. Ainsi, le manchon allait et venait, s'échauffant, dégageant des vapeurs irritantes et virant au rouge.

Il bondit vers la prise, débrancha vivement et vit avec horreur que l'aspirateur poursuivait sa colère et avançait lentement sur lui.

Le tube flexible ondula; le corps de l'appareil remua; la brosse et le manchon parurent hésiter un instant, puis se redressèrent en avalant avec fureur l'air surchauffé de la pièce.

Resté un moment immobile, tassé par l'angoisse et l'ahurissement, l'homme fit enfin un bond en arrière. Le monstre impassible suivit, toujours sifflant et vibrant de plus belle. L'homme recula encore jusqu'à rencontrer l'angle du mur. L'appareil menaçant suivit,

la tête haute au-dessus de son corps rond qui hurla plus encore.

Devait-il crier ? Devait-il bondir ? Etait-il en plein cauchemar ?

Il hésitait toujours, mais l'incroyable force d'engouffrement du monstre approchait lentement. Un réveil oublié sur la table et une serviette sur le mur disparurent dans la gueule aspirante et menaçante.

L'homme ne savait plus... L'AUTRE ne fut bientôt plus qu'à quelques centimètres de lui. La peau de son visage se tendit vers l'avant comme pour s'arracher du crâne. Ses yeux s'exorbitèrent sous l'attraction démesurée. Ses mains qu'il accrochait à ses vêtements se jetèrent en avant...

... Et il poussa un cri abominable qui vint mourir dans les entrailles de la machine révoltée.

La voisine avait entendu ses appels. Lorsqu'elle entra, elle ne vit qu'une pièce en désordre et ne remarqua nullement l'aspirateur qui l'observait d'un œil concupiscent.

PIERRE FERRAN

Nous ne vous souhaitons pas de vous trouver dans le cas du héros de Pierre Ferran. Et puis, au fond, pourquoi pas ?

LES LOUPS

Karl G. Blanstyph, sa visite terminée, parvint dans le hall de la clinique. La nuit était tombée maintenant. A travers la verrière, on voyait les masses sombres des arbres du parc et les mille lumières lointaines de la ville. Karl pénétra dans son bureau, ôta sa blouse blanche, passa un veston et se prépara à rentrer chez lui. Il avait toutes raisons d'être satisfait, ce soir. Grâce à ses découvertes récentes en matière de reproduction cellulaire, il était parvenu à créer ce centre de rééducation où il travaillait en maître, aidé d'une équipe de soignants qui avaient été ses premiers malades... Cela faisait quinze ans qu'étudiant pauvre, il s'était penché sur le mystère de la régénération spontanée, et tout cela parce qu'il avait observé des mois durant une araignée amputée qui logeait dans une encoignure de sa chambre. Les articles manquants de ses tarses repoussèrent peu à peu. Il partit de cette humble constatation, éleva des myriapodes, des lézards, des crabes, s'acharna sur ce problème... et découvrit, à bout de ressources et de courage, une minuscule enzyme dont la présence pousse les tissus à se spécialiser et à se multiplier pour combler le vide laissé par un membre ou un organe absent. Sur la lancée, certains de ses assistants émirent l'idée que le cancer n'était autre, à l'observation de cette prolifération anarchique des tissus, que le résultat de l'action d'une très ancienne diastase tendant à doter le corps d'un organe disparu : appendice caudal, branchies, ailes, etc. La tératogenèse ne passionnait pas outre mesure Karl G. Blanstyph, et on lui sut gré de cantonner sa science dans le sauvetage des

grands blessés. On ignorait même en général qu'il fût parvenu à faire réagir des enzymes d'une espèce animale sur d'autres espèces, réalisant au plus secret de ses laboratoires dragons, centaures et tigres à six pattes qu'il se hâtait de détruire ensuite, poussé par un certain respect de la vie et l'assurance qu'il ne devait en rien troubler son organisation, ni dénaturer son équilibre.

Le savant signa son courrier, jeta un coup d'œil sur son agenda, pour s'assurer qu'il n'omettait rien et que la journée était enfin terminée, et s'achemina vers la sortie. Au passage, il serra la main de sa jeune secrétaire et la garda un moment entre les siennes, tout en lui parlant. Il se réjouissait de sentir entre ses paumes la chaude et vivante présence des doigts tout neufs de la jeune fille qu'on lui avait amenée l'année précédente, les bras sectionnés jusqu'au coude, au sortir d'un accident d'avion.

Dehors, l'hiver crissait, noir et lustré comme une pelisse, et la glace accumulée dans les branches des arbres brillait comme du cristal sous le halo de lumière de la clinique. Il frissonna en sortant de l'atmosphère climatisée du bloc et se glissa dans sa voiture, dont il mit le chauffage au maximum. La route était longue jusqu'à son isba. Il l'avait choisie parce qu'elle était située à l'autre extrémité de la ville, surplombant un lac, et qu'on pouvait la rejoindre par la route des corniches, sans traverser aucune partie de l'agglomération. Il évitait ainsi l'encombrement des avenues et profitait de ces quarante kilomètres de solitude pour se détendre et réfléchir.

Le paysage qu'il traversait tous les jours était splendide, mais ce soir, il faisait trop sombre pour qu'il pût en jouir. Les phares de son automobile découvraient quelques gorges, des entassements monstrueux de

roches, tout en lui refusant cette vision des lacs verts de la Suède qu'il aurait au matin. Il parvint à l'isba par une vallée bordée de sapins et dirigea sa voiture vers le garage en rondins. Au passage, une cellule ouvrit automatiquement la porte et la referma lorsqu'il fut entré. Du garage, il pénétra dans son appartement par un couloir souterrain et il gagna la grande pièce qui lui servait à la fois de salle à manger et de bureau. La femme de ménage qui entretenait son logement dans la journée était repartie depuis longtemps déjà. Mais un bon feu flambait dans la pièce, son repas était servi et les plats disposés sur un réchaud électrique qui leur conservait leur chaleur.

L'habitation était orientée de manière à ce que son propriétaire pût contempler à loisir l'immense panorama de la taïga tout en ignorant la ville encore proche. Karl G. Blanstyph s'approchait de la baie, un verre à la main, scrutant à travers la vitre les activités de la nuit. Un harfang des neiges venait souvent voleter entre les arbres. Le savant admirait l'aisance de ses mouvements et suivait avec plaisir sa large masse blanche qui passait et repassait au-delà des verrières. La villa n'était pas insonorisée comme la clinique. On entendait le vent siffler lorsque donnait la tempête et, les soirs de calme, les loups qui hurlent quand la lune se lève. Parfois, il éteignait toutes les lumières, pour mieux se pénétrer de ce cadre nordique, et il s'allongeait dans un fauteuil qui faisait face à la nuit.

C'est ainsi que ce soir-là, il surprit une harde de loups en train de rabattre un cervidé. Il les aperçut de loin, car ils longeaient le lac, et les ombres des animaux se développaient sur le miroir de glace. Leur chef, probablement le plus vieux, le plus rusé de la bande, coupa

(Suite page 32.)



CLAUDE RAZAT

Claude Razat nous proposa, dans notre n° 2, un conte intitulé « Aveuglement ». Cette fois, c'est un poème qu'il soumet à notre appréciation, poème illustré ci-contre par l'excellent Gyp Hébé.

LES BOTTES DE CUIR VAMPIRISEES

à Pierre Molinier

Tu es un, tu es une,
androgyne maîtresse,
ô putain dépravée.

Ta fleur de paradis,
obscénité
sublime
me tue pour que
je vive.
Ta fleur de paradis
— râlant, renâclant,
putréfaction de molles
cuisses —,
ta fleur de paradis
m'enchante et me pourrit.
Suis-je mort,
fille sublime,
garce affreuse, pédérastique plume ?

Vampires vous étiez,
et vampire tu es,
mais vampire ne suis.

(*Suite de la page 29.*)
court à travers le lac gelé et s'en vint à un poste repéré d'avance, qui pouvait se trouver à quatre cents mètres au nord de la propriété et bloquait toute retraite vers la forêt. Un peu plus tard, Karl perdit les animaux de vue, excepté le vieux loup qui ne bougeait plus, mais il entendit bientôt le galop du cerf. Le hurlement des loups se rapprocha. Karl pensa qu'ils avaient dû prendre le raidillon qui conduit au plateau, et qu'ils seraient de nouveau visibles si le cerf ne s'avisait pas en route de changer brusquement de cap. Il ne le pensait pas. La neige molle des plateaux était sa seule chance, et la bête le savait. S'il s'engageait sur le dur, il était perdu. Effectivement, Karl les aperçut de nouveau, au sortir de la montée. Le cerf traînait à sa suite une douzaine de loups, et le vieux mâle, après avoir parcouru un demi-cercle, s'avançait vers lui, prêt à l'assaut. « Fichu... », pensa Karl, et il eut une pensée émue pour la bête noble et fière qui soufflait dur et néanmoins continuait sa course. Celle-ci s'était d'ailleurs considérablement ralentie du fait de la fatigue et de la montée. Les loups ne paraissaient pas d'ailleurs chercher à profiter de leur avantage et s'abstenaient de se rapprocher du cerf fourbu. Celui-ci en prit conscience, hésita, finit par réduire son trot et finalement s'arrêta tout à fait à l'orée de l'allée de sapins. Karl voyait la fumée sortir de ses naseaux et la tête aux grands bois qui se tournait et se retournait, cherchant à apercevoir ses ennemis. Prêt à repartir, le cerf parut soudainement surpris, fit volte-face, changea encore de direction, perdit enfin tout contrôle et enfila l'allée au trot. « Mais... qu'est-ce qui se passe, se dit Karl, ils l'amènent ici ? » Le cerf passa comme une flèche sous la baie, puis disparut. Aucun loup ne le suivit, et le savant eut beau scruter l'obscurité, il n'aperçut rien qui puisse indiquer que la harde avait poursuivi la chasse. Les hurlements avaient cessé. Un silence angoissant envahit la nuit. Karl G. Blanstyph le rompit enfin et se leva de son fauteuil. C'est alors que le téléphone se mit à sonner. Non point la sonnerie habituelle, nette, franche, douloureuse presque à force d'intensité; non, un faible grelottement, une hésitation, un timbre vide. L'homme alla décrocher, ne perçut aucun appel, se retourna, aperçut deux yeux luisants qui l'observaient du dehors et qui disparurent...

« Voyons, pensa Karl, mon esprit a tendance à lier deux faits qui n'ont aucune raison d'avoir une cause commune. D'abord, une bande de loups rabattent un cerf qui traverse ma propriété, ensuite un appel qui est sûrement une erreur ou un faux contact... Un homme équilibré, qui ne cède pas à la peur, une peur que d'ailleurs rien ne justifie, se doit d'attendre avec sang-froid. Deux faits ne prouvent rien, d'ailleurs leur appartenance à une cause commune n'est nullement établie. Attendons donc. »

Sans se l'avouer, Karl était néanmoins troublé. Il lui vint soudain une idée. Il prit le récepteur, composa le numéro de sa clinique et attendit. Aucune tonalité ne se manifesta dans l'appareil qui demeura muet, vide, froid. « C'est bien ce que je supposais, se dit Karl, un court-circuit quelque part dû au gel. La ligne est en dérangement... » Deux yeux verts reparurent, l'espace d'un éclair, à travers la baie. « Les loups sont encore là ?... Ou quelque autre bête, mais je jurerais des yeux de loup... »

Il voulut allumer, mais la lumière, elle aussi, fut défaillante. Alors, son cœur commença à taper. Il se raidit, se raisonna, parvint à retrouver un calme relatif,

cherche une torche électrique qu'il savait accrochée dans le couloir. A ce moment, un hurlement déchira le silence, un hurlement tel que Karl se sentit frémir de la tête aux pieds, un hurlement qui le secoua comme une décharge électrique et l'immobilisa la main levée, la jambe en avant, car ce cri avait jailli de l'intérieur de la maison...

Karl ne bougea plus, sentant cette fois que l'étranger avait pris pied dans sa demeure, s'y établissait, y gagnait du terrain. Il aurait voulu réfléchir, savoir à quoi au juste il avait affaire; il comprenait bien qu'une bande de loups ne pouvait à elle seule l'effrayer au téléphone et couper ses fils... C'était un hasard, un curieux hasard, affreux, effrayant, mais enfin...

Un long moment dans le silence du couloir, et la grande peur passa. Karl enfila une pelisse, glissa sa torche dans une poche et avança lentement. Il arriva jusqu'à la porte intérieure du garage, écouta, puis, sans bruit, la fit tourner sur ses gonds. Le rideau métallique que commandait la cellule était ouvert. Il s'en aperçut dans l'instant où, la porte à demi-rabattue, il sentit l'immense froid de la nuit dans le bâtiment, et dans celui où il vit le reflet de la lune sur la carrosserie de son véhicule. Une pensée l'envahit : le cerf. C'est le cerf qui est passé à travers le rayon de la cellule et a commandé involontairement l'ouverture du rideau... Mais qui dirigeait le cerf sinon les loups ? Alors il comprit un peu tard qu'il n'avait pas affaire à des loups quelconques, canis lupus, mais à des êtres qui le manœuvraient comme ils avaient manœuvré le cerf. Qu'attendaient-ils de lui ? « Que voulez-vous ? », cria-t-il, et un écho dans le garage répéta cette sotte question.

Rien ne bougeait. Karl se résolut à allumer sa torche. Il ne comprenait pas où on le menait; il agissait cependant lentement, avec méfiance, certain qu'on désirait le conduire à une action bien déterminée, et qu'il s'agissait de la prévoir et de la contrarier, avant qu'il ne soit trop tard et que le piège n'ait fonctionné. Le pinceau lumineux accrocha les fils déchirés du téléphone qui pendaient près de la sortie à hauteur de loup... Le pinceau lumineux se dirigea ensuite vers la voiture, gicla sur les glaces, longea la courbe noire du métal, arrosa la voiture de l'avant à l'arrière, se glissa sous le châssis, découvrit les pneus crevés, s'immobilisa sur eux, l'un après l'autre, le temps de constater que les dégâts avaient été sûrement exécutés avec des dents acérées.

La porte intérieure du garage claqua. Le verrou fut tourné. Des pas coururent dans le couloir. Karl bondit dans le salon, commanda la fermeture des volets extérieurs qui se rabattirent avec bruit. Il haletait. Il revint au centre de la pièce, buta contre un siège, se redressa, écouta; son corps se raidit comme s'il voulait reprendre sa course, mais il se contint... C'est alors que le téléphone sonna une deuxième fois... Karl sentit sa poitrine se gonfler. Il comprit au même instant ce que son corps allait faire, et que, justement, c'était là qu'on l'attendait; c'était ce qu'il ne fallait pas faire. Mais il était trop tard pour contenir cette houle qui envahissait sa gorge. Il hurla...

Sa montre-bracelet glissa de sa patte avant gauche, et ses lunettes tombèrent de son museau...

(Suite de la page 39.)

Un homme ou une femme, blond ou brun, est mon fils ou ma fille... Cela me laisse presque indifférent, mais je me demande parfois s'il ou elle ressemble à Sylide.

J'ai peur que non.

ATLANTA

REVUE DE LITTERATURE PARALLELE

Direction - Rédaction - Administration
28, rue du Curé
MOXHE-CIPLET (Liège) - BELGIQUE

ATLANTA vous offre bimestriellement sur un minimum de 60 pages votre ration de
**FANTASTIQUE - INSOLITE
SCIENCE - FICTION**

Abonnez-vous en versant la somme de 200 francs belges, 20 francs français ou suisses, ou 5 dollars, au C.C.P. Bruxelles 8381.05 de Michaël GRAYN, 28, rue du Curé, Moxhe-Ciplet (Liège) - Belgique. Vous pouvez aussi transmettre au même nom des mandats internationaux ou des chèques sur banques

Les centres français de chèques postaux acceptent les versements et virements pour la Belgique.



\+ ATLANTA ne publie que de l'inédit, sauf rares exceptions.
\+ Les textes envoyés, insérés ou non, ne seront pas retournés aux auteurs.
\+ Il ne sera répondu qu'aux lettres accompagnées d'une enveloppe timbrée pour la Belgique ou d'un coupon-réponse international.
\+ Les textes publiés dans ATLANTA le sont sous la pleine et entière responsabilité des signataires. Aucun texte anonyme ou à tendance politique ne sera pris en considération.
\+ Il sera rendu compte en toute liberté des volumes et revues envoyés.
\+ ATLANTA propose le service échange à toute revue ou périodique littéraire.

ATLANTA

REVUE DE LITTERATURE PARALLELE

BIMESTRIEL
TROISIEME ANNEE

SEPTEMBRE-OCTOBRE 1966
N° 5

FANTASTIQUE — INSOLITE — SCIENCE-FICTION

SOUS LA DIRECTION DE MICHAEL GRAYN

Couverture de Daniel Delville

aux Editions de l'A.E.L.P.
Association européenne des Littératures parallèles
a.s.b.l.
au 28 de la rue du Curé
à Moxhe-Ciplet (Liège) - Belgique

SUZANNE MALAVAL

L'amour peut être cause de nombreux conflits, tout autant que la haine. Les extrêmes se touchent, dit-on, et dans ce texte de Suzanne Malaval, ils se touchent... à l'extrême.

SYLIDE

Elle s'appelait Sylide. Elle était de Gamma 9.

Je n'ai pas l'intention de vous faire un amphi sur Gamma 9; les *publi-feuilles* ont assez parlé d'elle. L'air est pénible à respirer : il colle. Les humains — je veux dire : les humains de la Terre — sont obligés de le filtrer.

C'est très mauvais pour le moral de n'avoir jamais le visage à découvert. La membrane que l'on se met, bien adhérente, est si fine que l'on peut faire tous les mouvements habituels : parler, tourner la tête, et même embrasser une fille. Mais l'on ne parvient pas à oublier cette membrane, parce qu'on ne sent ni le chaud ni le froid : on a tout le temps la figure en conserve.

On est presque étonné de vieillir là-dessous. La membrane fait vieillir vite, justement.

A l'époque, je m'en fichais pas mal.

Comme tous les jeunes, je ne voulais absolument pas de cette membrane; j'y mettais mon point d'honneur, sachant que l'air n'était pas toxique, mais seulement désagréable. Je tenais beaucoup à montrer mon endurance, mon courage et une insouciance que je n'éprouvais pas tout à fait. Ma petite comédie ne fut pas longue. Le gosier tout poissé, je dus, très vite, recourir à l'humiliante membrane qui me donnait l'air simiesque, comme aux autres humains de la Terre.

Les habitants de Gamma 9 nous voyaient différents les uns des autres, mais je n'ai jamais compris en quoi.

Ils étaient fort paisibles; leur colonisation n'eut rien d'épineux. Il était impossible de montrer la moindre

bravoure avec des gens si soumis, si doux, si bêtes. Il était sévèrement défendu de les molester et de faire la cour aux femelles.

Je dis « femelles », parce qu'elles n'étaient pas tout à fait des femmes. Non, elles n'avaient pas la peau bleue, ni les oreilles mobiles, mais elles différaient des humaines : elles étaient toutes petites et leurs cheveux poussaient peu, doux et plats, comme un pelage de lapin blanc.

Sylide n'était pas très jolie.

Au début, je ne la remarquai même pas. Je faisais la cour à l'une de ses sœurs, Erna, malgré l'interdiction officielle. Ses parents accueillaient mes visites avec des transports de joie : ils auraient couché Erna dans mon lit, s'ils n'avaient craint les représailles des autorités.

Cela arrivait quelquefois. On réexpédiait le Terrien séducteur là d'où il venait, on lui enlevait un galon ou quelques années d'ancienneté. La famille coupable avait un sort plus dur : pas de grains de *yava* pendant un cycle entier.

J'ai pris le *yava* en horreur, mais j'aimais cela presque autant que les Gammaéens.

Eux, ils en raffolent et ne s'en lassent pas. On en fait une distribution tous les jours, gratuitement. Les Terriens en ont le monopole, et la contrebande est peu développée.

C'est nourrissant, mais ça enivre un peu. Pas tout à fait comme le vin ou comme la *neige* : c'est une ivresse douce, vaguement amoureuse, qui berce sans exciter les sens. On a du vague à l'âme, on tombe dans des songeries, on est bien.

Au bout d'un certain temps, les Terriens n'en subissent plus le sortilège; au contraire, le *yava* finit par leur causer une vive répulsion.

Je courtisais donc Erna prudemment, et c'était souvent Sylide qui m'ouvrait la porte. Je la traitais comme on traite une enfant : maladroitement familier, bêtement protecteur.

Je ne compris qu'elle me plaisait qu'à la déception maussade que me produisit son absence, deux fois de suite.

Elle était toute douce, toute sauvage, avec un rire presque silencieux.

Si Erna fut vexée de mon changement d'attitude à son égard, elle n'en montra rien. Mes visites honoraient toujours sa maison, elle s'effaça devant Sylide, puisque tel était mon bon plaisir. Une Terrienne n'aurait pas eu cette modestie.

Je me dégoûtais du *yava* et ma tendresse artificielle, universelle, s'estompait graduellement.

La passion, de jour en jour, mangeait les effets de la drogue. Je redécouvrais le goût de la violence, l'envie d'aimer plus âprement, je ne regardais plus les jeunes Gammaéennes en petites sœurs, et Sylide me troublait avec une alarmante précision.

Nous étions envoyés ailleurs dès que le *yava* n'agissait plus, mais je n'étais pas resté sous son emprise pendant les délais prévus. Mes compagnons, débarqués par la même fusée, demeuraient pacifiques; je redevenais jeune, ardent et dangereux.

Dormir avec Sylide était mon but, mon obsession.

Pour sentir la chaleur de sa joue, j'enlevais un instant l'odieuse membrane protectrice, supportant avec joie l'atmosphère collante. Elle se blottissait contre moi, caressant mes lèvres libres du bout de ses jolis doigts pointus. Sa peau claire sentait l'herbe, ses cheveux blancs, tout lisses, étaient doux.

Sylide m'aimait, et je l'aimais aussi.

L'ivresse du *yava* ne me protégeait plus contre moi-même.

Nos manuels nous enseignaient que les femmes de Gamma 9 ne pouvaient être fécondées par nous.

C'était faux.

La famille de Sylide était bien trop naïve pour cacher le nom de l'amant; l'idée ne serait venue à personne de mentir, de faire croire qu'un Gammaéen avait séduit Sylide. Malgré la privation de *yava*, malgré la tristesse, la fatigue morne qu'entraînerait tout un cycle sans drogue, la fierté d'avoir su plaire à un Terrien demeurait, triomphante.

Je ne fus pas le seul, vous pensez bien, à être renvoyé pour la première fusée en partance.

Je ne fus pas le seul à laisser une Gammaéenne enceinte, mais aucun de mes compagnons ne paraissait chagrin de partir. Moi, je l'étais. Horriblement.

Nous sûmes, par les *publi-feuilles* qui consacrèrent de grands articles au phénomène, que toutes les femmes de Gamma 9 moururent en accouchant, et que les nouveau-nés n'avaient pas les cheveux blancs, mais blonds ou bruns, comme ceux des humains de la Terre.

Cette race métisse ne mangeait pas de *yava*. Elle n'était ni douce ni gaie. Hargneuse au contraire, guerrière, et de taille presque comparable à la nôtre.

Quand les Terriens songèrent à l'exterminer, c'était déjà trop tard. Il aurait fallu faire sauter la planète; cela n'en valait pas la peine.

On supprima la ligne de fusées.

Les Gammaéens restèrent entre eux, se combattant les uns les autres, assassinant leurs frères au blanc pelage, qui ne savaient pas se défendre, trop attendris par le *yava*. *(Suite page 35.)*

FRANCE LORRAIN

Le manque de foi est cause de bien des malheurs. Ce n'est pas la gentille France Lorrain qui nous contredira.

LE SIAMOIS

Enlacés sur le divan rose, les deux amoureux s'embrassaient passionnément.

Soudain, une sorte de fusée jaillit du sommet de l'armoire et vint percuter la moitié mâle du couple avec un terrifiant bruit de sirène.

— Sale bête, rugit le jeune homme en se relevant d'un bond. Il m'a presque éborgné, cette fois ! Si je parviens à l'attraper, je le réduis en bouillie, je le jure !

— Comment veux-tu qu'il t'aime? Tu lui dis tout le temps des choses désagréables, constata la blonde Alice en quittant la couche.

Le coupable, aussi rapide qu'une étoile filante, avait déjà regagné son perchoir et jetait sur son ennemi des regards injectés de sang.

Le garçon l'invectivait en vain, tandis qu'Alice soignait son visage lacéré par les griffes du chat.

— Je ne veux plus être victime de ton animal féroce. C'est lui ou moi, tu dois choisir, déclara l'amoureux déconfit.

— C'est tout choisi. La porte est là-bas. J'aime mon chat, dit la cruelle Alice. Si tu avais pour moi autant d'affection que tu le prétends, tu t'entendrais avec lui.

— Ah, c'est comme ça, eh bien tu trouveras une autre nourriture pour cet anthropophage, je refuse de lui servir de repas ! Adieu !

— Un de perdu..., décréta philosophiquement la belle. Si Yuki te déteste, il doit avoir ses raisons, lui qui est la douceur même.

Seul, un grognement inarticulé lui répondit. La fureur étranglait toute parole intelligible dans le gosier

du blessé qui se rhabillait hâtivement.

Puis la porte claqua...

— Et voilà, hélas! Tout est fini, soupira la blonde. Tu as exagéré, Yuki. Arthur ne reviendra plus.

Elle pleura un peu.

Assis sur son derrière, le siamois roucoula tendrement en la regardant. Ses yeux bleus luisaient comme de paisibles pervenches dans son masque de velours brun.

Assez triste, Alice se recoucha et le matou vint se blottir entre ses bras en ronronnant.

Tous deux s'endormirent.

La jeune femme s'éveilla en sursaut.

— Arthur, mon chéri ! Ah, mon Dieu, mais qui êtes-vous, Monsieur ?

Allongé auprès d'elle, un beau jouvenceau, bizarrement vêtu, la contemplait avec adoration. Des étoffes lamées d'or lui donnaient l'apparence d'un prince d'Orient. Il était beau et souriant, mais Alice n'était guère rassurée. Un inconnu dans son lit, tout de même !

— C'est trop fort ! Qui vous a fait entrer dans ma chambre ? Je ne vous connais pas ! Quel toupet !

— Ma bien-aimée, ne comprends-tu pas ? Je suis Yuki. Depuis des milliers d'années, une fée dont j'avais dédaigné les charmes m'avait condamné à vivre sous la forme d'un chat, de réincarnation en réincarnation, jusqu'au jour où une femme m'aimerait assez pour me préférer à un homme. Alice, mon amour...

— Partez, Monsieur, ou j'appelle la police ! Je ne saisis pas un mot de votre charabia !

— Hélas ! tu n'entends pas mon langage, comment faire pour t'expliquer ? Alice, n'aie pas peur. Tu vois, je m'agenouille auprès de toi !

— Yuki, Yuki, viens chasser cet individu ! Où es-tu, Yuki ? Où est mon chat ? Misérable, qu'avez-vous fait de mon chat ?

— Alice, c'est moi, Yuki, ton chat, reconnais-moi, je t'en supplie, je t'aime tant !

— Vous avez enfermé mon Yuki je ne sais où, vous l'avez peut-être tué. Je veux le voir. S'il le pouvait, il serait là et me défendrait. Je vous déteste !

— Hélas! comment réussir à te convaincre, moi qui sais ce que tu dis, alors que je ne parle qu'une langue d'Asie morte depuis des siècles ? Alice, je suis ton chat redevenu le jeune prince qu'il était autrefois, je t'adore et veux t'épouser !

— Je vous hais, je vous hais, rendez-moi mon chat, monstre que vous êtes !

— Que ta volonté soit faite, prononça une voix mystérieuse qui semblait sortir du poste de radio éteint.

Un bruit d'explosion fit trembler la pièce.

Lorsque Alice, un peu étourdie par ce tonnerre, retrouva ses esprits, un miaulement attira son attention. Le siamois, assis sur la descente de lit, la regardait tristement.

— Yuki, mon trésor! Tu es revenu, comme je suis heureuse ! Est-ce que j'ai rêvé ? Je croyais qu'un garçon inconnu — pas mal d'ailleurs, mais discutant sans arrêt en je ne sais quel dialecte — était installé auprès de moi et t'avait fait disparaître !

Le chat vint sur ses genoux et frotta son visage contre celui de sa maîtresse. Quelques larmes emplissaient ses yeux bleus.

CHRISTIAN POSLANIEC

Avec son conte « La visite » (voir notre n° 2), notre ami Christian Poslaniec semble être d'accord avec Alexandre Dumas qui dit : « Comment se fait-il que les enfants étant si intelligents, la plupart des hommes soient si bêtes ? Ça doit tenir à l'éducation ». Dans le récit qu'il nous propose aujourd'hui, et bien que le héros n'en soit pas un enfant, il reste fidèle à lui-même en dénonçant une certaine sottise humaine : le manque d'imagination, cette dernière étant sans doute un des éléments essentiels de la prévision ou même de la divination. Et si les hommes avaient pu prévoir ou deviner que... Mais n'anticipons pas.

LES GRANDES VACANCES

Le 8 juillet 1975, à midi moins dix, Santa Barbara, en Californie, était en effervescence. Les guerres n'avaient pas perdu cette fâcheuse habitude d'être déclarées en été. Les gens allaient et venaient. On chargeait des voitures, la plupart des habitants de la ville étant désireux de gagner l'abri *anti-R* le plus proche, en l'occurrence celui d'El Paso.

A midi, il n'y avait plus rien de vivant dans la petite ville de Santa Barbara. Des automobiles continuaient à rouler, vides d'êtres humains, et allaient s'écraser contre une façade ou défonçaient une devanture dans un fracas de ferraille et de verre brisé. Les rares véhicules équipés de pilotes automatiques poursuivaient seuls leur route vers El Paso, Santa Fé, voire des villes imaginaires, car les radiations avaient déréglé les circuits sensibles de leurs organes robots.

Bientôt, le tumulte s'apaisa : les dernières autos étaient détruites ou avaient quitté la ville. ' Ronead s'ébroua et regarda autour de lui. « Quel désastre ! », songea-t-il. Il n'y avait plus une âme qui vive à Santa Barbara. La riante petite ville, cependant, offrait toujours un visage de fête, avec ses acacias plantés tout

le long des rues. Seules des brèches récentes, de-ci de-là, rappelaient que des autos mécaniques s'étaient trouvées un jour livrées à elles-mêmes. Sans cela, ' Ronead aurait pu croire que tous les habitants de la ville avaient décidé d'un commun accord de prendre des vacances, de très longues vacances !

Nul insecte ne bourdonnait dans les chauds rayons du soleil. ' Ronead remonta la rue, jetant un coup d'œil par les rares fenêtres entrouvertes; ici, un ragoût, abandonné sur un antique réchaud sans *self-break*, achevait paisiblement de se consumer en dégageant une âcre fumée noire. Là, un poisson japonais jouait à traverser l'arc-en-ciel qui naissait au beau milieu de l'aquarium. ' Ronead descendit et remonta plusieurs fois cette rue, sans but précis. Son esprit s'affairait à sélectionner toutes les possibilités de survie qui s'offraient encore en Californie. Apparemment, toute vie organique avait disparu de Santa Barbara.

Toutefois, cette affirmation le gênait. Il sentait que quelque chose lui échappait, un fait que sa mémoire ne parvenait pas à circonscrire. Il revint de nouveau sur ses pas et entreprit de refaire tous les gestes effectués depuis qu'il s'était trouvé seul.

Soudain, il s'arrêta devant une fenêtre, la repoussa brutalement pour s'assurer qu'il n'était pas victime d'une hallucination et, enjambant le chambranle, s'introduisit dans la pièce. Le poisson japonais qui tournait dans l'eau irisée de l'aquarium était bel et bien vivant. ' Ronead saisit la boule de verre et la vida de son liquide. Le poisson tomba sur le sol vitrifié où il se tordit un instant au soleil qui illuminait ses ouïes palpitantes, puis, toute l'humidité de ses écailles s'étant sans doute évaporée, il disparut d'un seul coup : dans l'air flottaient encore de mortelles radiations. ' Ronead, attentif, avait assisté à l'agonie du poisson, et il pensa soudain : « L'eau ! Voilà le remède ! »

Il lui fallait gagner sans tarder El Paso et prévenir les autorités. Sans plus attendre, il monta dans une voiture capable de rouler, abandonnée au bord du trottoir, et prit le chemin du Nouveau Mexique. Il roula deux jours et deux nuits, traversant des villes désertes où il s'approvisionnait en gas-oil, la voiture n'étant pas atomique. A l'arrière du véhicule, il entassa des jerrycans pleins, avant de pénétrer dans le désert Mojave. Enfin, il atteignit le Colorado et le franchit par Yuma. A partir de là, il ne rencontra plus de villes; le désert de Gila s'étendait à l'infini devant lui. Les provisions de carburant s'épuisaient. Bientôt le moteur eut quelques ratés et cala, refusant obstinément de repartir.

' Ronead, courageusement, abandonna la voiture et se mit à marcher dans le désert sans fin. Il se répétait sans cesse : « Je suis un homme ! Je dois aider les hommes. L'eau est l'unique remède; c'est si simple ! Il faut qu'ils le sachent ».

Seul le désert aride s'étendait devant ' Ronead. Rien n'annonçait la limite du désert.

Soudain, par une de ces étrangetés des climats désertiques, de gros nuages s'accumulèrent au-dessus des roches rouges et des sables jaunes. ' Ronead s'arrêta et contempla l'approche de l'orage en murmurant : « L'eau ! L'eau salvatrice, le seul remède ! ».

Les gouttes d'eau commencèrent à s'écraser sur ' Ronead. Il leva les bras vers le ciel, laissant la pluie ruisseler sur ses traits délicats, sur son buste nu, sur ses mains tendues. Une torpeur bienfaisante l'envahit. Il fit un pas, deux pas, en faisant craquer douloureusement les articulations de ses jambes. L'eau coulait en lui, le sable s'infiltrait dans son corps à la faveur de

ce ruissellement; il ne s'en rendait même pas compte. Puis il demeura un instant dans l'attitude d'un homme qui prend son élan pour sauter, un pied levé, le corps légèrement penché en avant et d'un seul coup s'abattit par terre, son visage épousant le sable, intimement.

L'eau s'infiltrant entre les plaques disjointes continua à ravager les circuits délicats du grand robot humanoïde.

Quand le soleil revint, ses rayons accrochèrent les lettres blanches que les hommes avaient peintes par dérision sur la carcasse métallique : *Iron Head.*

(Suite de la page 47.)

cation d'un complexe extratemporel, preuve logique d'un monde aux translations ondulatoires sur des orbites où l'esprit ne prend la matière qu'au titre de substratum.

Firaz emmagasine ce livre qui s'ouvre à ses yeux de l'esprit, il découvre cette solution brutale, tranchante aux questions de la Vie et de la Mort. Il se hâte vers Kiram, court, franchit la terrasse pour s'écrouler quatre-vingts étages plus bas, parmi ces globules nommés autos.

Kiram a vu le drame. On frappe à la porte. Deux justiciers s'avancent pour l'arrêter. Ils l'accusent de meurtre par télécommunication. En son âme et conscience, l'esprit de Kiram plaide coupable.

ALFRED HERMAN

Dans notre n° 2, nous vous avons présenté de cet auteur un petit poème : « La chair », extrait de son recueil « Sang de cœur », au sujet duquel vous pouvez obtenir tous renseignements auprès d'Alfred Herman lui-même (19, Peperstraat, Tienen). Nul doute que vous apprécierez tout autant, sinon davantage, le texte qui suit.

KIRAM

Kiram a la tête ébranlée. Dans l'espace aux rêves indéfinis, par les astres diffus, un problème étrange a rejoint les filaments électrisés de son esprit. Une ombre vibre, s'étale, s'immisce dans ses membres glacés, se glisse par les veines battantes, l'imprègne d'un fluide venu d'un au-delà qu'il ressent comme une ionisation de l'âme au sein du cosmos.

A ses pieds, quatre-vingts étages plus bas, des globules nommés autos se faufilent, se frôlent, s'invectivent. Dans l'immeuble d'en face, son vis-à-vis, à quinze mètres de lui, se penche sur son bureau de nacre. C'est Firaz, l'être suprême, dont l'or inonde le monde par les filons de sa banque.

Kiram estime son ami dont les capacités spirituelles transpercent les consciences, pénètrent les subconscients. Le regard de Kiram se pose sur les jumelles, s'élance par les lentilles et se précipite, dans la fraîcheur du matin, en cet appartement où Firaz éparpille ses papiers bleus au filigrane d'argent. Firaz va se rincer la bouche, allume un cigare style *ancêtre d'Amérique,* puis s'en va se pavaner sur la terrasse. Kiram, en télécommunication, lui expose le problème reçu. Les cellules cervicales de Firaz sentent le flux, se mettent en branle. La solution se dessine, prend consistance, l'éclair jaillit, la réponse est là : inimaginable expli-

(Suite page 46.)

« Prendre racine » n'est pas une vaine parole, comme vous l'allez voir dans ce récit dont vous nous direz des nouvelles !

CELLE QUI AIMAIT TANT SON JARDIN

Depuis que le Haut Fonctionnaire avait pris sa retraite, il séquestrait sa femme.

Il avait quitté des terres brûlées et amères où il avait longtemps vécu, soigneux de son petit luxe quotidien, de ses *lumineux* projets. Il n'avait nullement songé à se garantir contre la nostalgie de sa précieuse signature, de ses tranquilles responsabilités. Selon lui, il était tout simplement retourné au bercail.

Pendant sa longue absence, Rèveline avait vécu des jours paisibles, sinon heureux. Elle s'était entourée du jardin de ses rêves, esclave émerveillée de ses fleurs, de ses arbres, de ses plantes, de ses légumes, de ses fruits. Elle ne se sentait atteinte que superficiellement par les êtres et les choses. Il lui suffisait de sourire à un delphinium, de s'attendrir sur une rose précoce, de soupeser un melon, d'estimer la qualité d'un haricot bien vert.

Depuis que le H.F. était revenu, Rèveline n'allait plus guère à Monaco. Il prétendait qu'elle ne s'y rendait que pour rencontrer ses amants; et avec sa menace habituelle, ce ton sarcastique et violent qu'il prenait pour l'empêcher de bouger, il réussissait à ce qu'elle se complût dans la lassitude et la résignation.

C'était encore une bénédiction qu'elle eût, devant la fenêtre de sa chambre, un parterre de roses dont Madame Lolo Bridge, sa femme de ménage, répétait les noms chaque matin, avec candeur et respect : Soraya... Madame Meilland... Rose Christian Dior...

Quelquefois, toujours avec l'accent qu'on lui connaissait bien, elle appelait : « Madame ! Madame ! Venez

voir ! La rose rouge, rouge, rouge, ce qu'elle a bonne mine ! »

Je connaissais assez bien Rèveline. Pas question d'aller lui présenter mes hommages. Le H.F. ne quittait jamais la villa — du moins pas sans elle —, et ne m'aurait-il pas pris pour un amant, un dandy, un coureur de jupes ?

Je passais cependant quelque petit séjour à deux cents mètres de chez elle. Je vivais dans un parc de trois hectares. J'y jouais au tennis et au golf. Il y avait tant de monde à la mer que je me baignais uniquement dans la somptueuse piscine de mes amis. Dommage qu'ils aient eu en tête de vendre une propriété qui convenait si bien à mon humeur vacancière ! Ils avaient déjà trouvé acheteur en la personne d'une concierge de la rue Michel-Ange, qui était lasse de la Capitale.

Pour en revenir à Rèveline, avait-elle de si gros défauts qu'on pût avoir envie de faire l'ogre et de le rester jour après jour ? Avait-elle le goût du mensonge ? Elle mentait bien un peu; cependant, elle disait vrai quand elle affirmait qu'elle n'avait point d'amants.

Rèveline aurait volontiers couché dans le poulailler plutôt que de voir la tête du H.F.

Il passait son temps à mâchonner un cigare ramolli. Elle passait le sien à tondre son gazon, à bêcher, à planter, à arroser les petits massifs de sa création, en s'approchant un peu de la grille. Le désir de descendre en ville n'est pas forcément un besoin de luxure.

Rèveline était-elle une jeune épousée de dix-huit ans ? Elle en avait bien dépassé le double.

Visites interdites. On avait rangé la belle vaisselle. On avait fermé le garage à clef. La dame dont le mari fournissait toutes les cartes postales du littoral trouvait porte close. Les jeunes filles qui aimaient bien les roses

n'étaient même plus autorisées à téléphoner. Quant aux messieurs au teint bronzé — je parle pour moi —, le H.F. leur aurait fichu son mauvais cigare à la figure !

Même les vieilles bonnes femmes, les commères du pays avec lesquelles Rèveline échangeait une parole ou deux, avaient rebroussé chemin définitivement.

Le H.F. prétendait que Grand-François, leur jeune fils parisien, montait la tête à sa mère. Grand-François faisait de la reliure, il était fourré dans ses livres jusqu'au cou, comment aurait-il eu le temps de faire la moindre petite propagande antipaternelle ?

Grand-François comparait Rèveline à Madame Meilland rose, moi à C.D. rose et mon copain Siméon, qui lui avait bien fait un brin de cour, à Soraya rose.

Le H.F. se montrait de plus en plus grincheux et autoritaire, aussi la vie était-elle de plus en plus impossible. Il ne possédait pas la fleur, alors c'est lui qui sortait ses épines. Très subtil !

Un jour, comme je rencontrai Madame Lolo Bridge, la femme de ménage de Rèveline, je m'empressai de prendre de ses nouvelles. Madame Lolo Bridge eut ce ton affolé qui ne laissait plus aucun doute : un drame avait éclaté.

Je pressentais les mots de la brave femme : « Le divorce, c'est pas fait pour les chiens, mais Madame aime tant son jardin ! Et lui, il ne lui en laissera jamais la moitié ! »

Je me trompais. Madame Lolo Bridge bégaya, et son accent devint plus chantant que jamais.

— Madame a disparu, cria-t-elle.

— Comment disparu ? fis-je en m'écartant du milieu de la route.

— Monsieur ne l'a pas trouvée ce matin, au réveil! Elle n'était pas dans sa chambre. Il se lève toujours

avant elle. Vous savez qu'elle ne dort pas avec lui. Enfin, Monsieur, Madame a disparu !

— Il n'est que cinq heures, dis-je pour la rassurer, elle peut rentrer pour le dîner.

— Je n'ose retourner à la villa demain matin, de peur de ne pas la trouver !

— Madame Lolo Bridge, vous savez que même si l'interdit est sans rime ni raison, je ne puis m'aventurer dans vos parages, je veux dire dans ceux de Madame Rèveline. Soyez gentille de me donner des nouvelles en passant devant la propriété de mes amis. Le plus tôt possible.

Madame Lolo Bridge se tordit un peu, ajusta son tablier, hocha la tête et boursoufla ses lèvres de grenouille.

Je m'éloignai, perplexe. Pas encore inquiet.

Madame Lolo Bridge tint parole et sonna chez mes hôtes.

— Monsieur hurle de colère, ça fait deux jours. Pauvre Madame Rèveline !

Elle pliait le dos, tout en roulant des yeux égarés.

— Que puis-je faire ? Je suis vraiment très inquiet.

— En plus, la rose — j'allais oublier de vous le dire, coquin de sort ! — la rose, dont je sais plus le nom, a grossi, grandi ! Pensez, elle fait au moins un mètre soixante-trois, soixante-quatre ! Devant *sa* fenêtre, une vraie merveille, mais gigantesque ! Monsieur a hurlé deux fois plus. Il a osé dire qu'il allait faire raser tout le jardin et qu'il n'y pousserait plus que de petites fleurettes sauvages. Quel toupet ! Monsieur est chez le Commissaire, maintenant.

— Madame Lolo Bridge, ça me ferait plaisir d'aller faire un tour à la villa. Croyez-vous qu'il revienne tout de suite ?

— Venez, jeta la femme de ménage, avec importance. Il en a pour un moment !

Depuis le temps que je n'avais pénétré dans ce jardin splendide ! Je ne connaissais pas ces fleurs. Tiens, Madame avait planté d'autres fraisiers ! Quel était cet arbre minuscule, mais si gracieux ? Qu'avait-elle semé trois jours plus tôt ?

On était toujours ébloui Une femme qui entretenait ce grand jardin toute seule ! Madame Lolo Bridge l'aidait bien un peu, après la vaisselle, mais elle n'aurait pas été capable d'en faire le quart !

L'après-midi était lent, le soleil attiédi et mélancolique.

— Monsieur, gémit la femme de ménage, la rose grande, grande, une beauté, une beauté ! Regardez !

Je m'avançai doucement, mais reculai aussitôt d'un pas; mon cœur battait à tout rompre. Je restai hébété; appuyé contre le mur de la maison, je me piquai la main à je ne sais quel branchage.

— Combien qu'elle mesure ?

A peine pouvais-je entendre Madame Lolo. Je comprenais. J'avais compris ! De grosses larmes roulèrent sur mes joues.

LE COIN DU PETIT FOUINEUR

LES REVUES

« Place donc au fantastique ! », s'écrie Jean Jour dans son introduction au n° 3 de BRIOLET. Car, en effet, le n° 3 de cette charmante revue est consacré au fantastique. Les noms de Claude Seignolle et de Thomas Owen figurent au sommaire, ainsi que celui de Serge Hutin avec un extrait de son œuvre encore inédite : *L'Immortalité physique dans les Traditions et devant la Science*. Œuvre dont ATLANTA publiera également sous peu le premier chapitre, auquel fera suite une petite étude de Michaël Grayn.

Dans son n° 5, DESIRE nous propose notamment un court essai de Claude Menguy sur les débuts de Simenon, un texte de Gabriel Dufournet sur Nat Pinkerton, et quantité d'autres notes extrêmement intéressantes, que nous regrettons de ne pouvoir détailler davantage, faute de place.

La revue GAMMA semble être bien lancée. Son n° 8 contient non seulement des nouvelles d'auteurs italiens tels que G. Pederiali et R. Leonardi, mais encore des textes de F. Brown, de R. McKenna et de J.G. Ballard, pour ne citer que ceux-là.

Jacques Ferron sort maintenant LUEURS, un « fanzine » d'informations sectaires (sic). Le n° 1 de juillet 1966 est excellent. Non pas dans la présentation, qui vaut ce qu'elle vaut, mais dans son contenu truffé de bons mots à l'arsenic. Nous n'aurions pas voulu man-

quer ça. A signaler : une très belle couverture de J.P. Bouyxou.

Une surprise dans le monde du « fandom » : une fois de plus, LUMEN renaît de ses cendres, avec à son sommaire les noms de Pierre Versins, de Robert Baru-Fischer, de Pierre Descamps, etc. Mais ce n'est, semble-t-il, que pour mieux mourir. Le n° 13 de LUMEN est effectivement le dernier en son genre. Que l'on se rassure ! Claude Dumont n'en quitte pas pour autant la scène du « fandom », puisqu'il a décidé de créer COSMORAMA, « fanzine » auquel nous souhaitons longue vie.

De son côté, avec son n° 21, LUNATIQUE paraît vouloir faire peau neuve, puisque l'agrafage a été délaissé au profit du brochage. Bravo à Jacqueline H. Osterrath ! Pour que la revue soit maintenant parfaite au point de vue présentation, il suffirait qu'on se décide à employer un papier un peu moins gris. Mais ce ne sont là que détails, bien sûr, que fait vite oublier la qualité des textes, parmi lesquels il nous faut signaler ceux de N.C. Henneberg, G. Barlow, Rolf Kesselring, Liliane Devis et Pierre Ferran, sans omettre la maîtresse étude de J.-P. Bouyxou sur Peter Cushing, ni celle — non moins intéressante — de J.-L. Bouquet sur la distinction qu'il y a à faire entre le fantastique et la science-fiction.

Que dire de MERCURY dont le n° 9-10 nous présente des nouvelles de Marc Peyre, Marcel Battin, Michel Demuth et Inisero Cremaschi, pour ne mentionner que celles que nous avons préférées? Que dire sinon que nous sommes toujours enchantés de recevoir revue aussi bien fournie ? Certes, tout est loin d'y être parfait; le fait est que la perfection n'est pas de ce monde. Mais pourquoi, par exemple, cet éditorial qui s'étend sur un problème financier qui n'intéresse personne ? Il ne faut pas jouer les martyrs. Les martyrs sont toujours destinés à être mangés par les lions. On fait quelque chose ou on ne le fait pas, et quoi que l'on décide, il ne faut pas perdre son temps en pleurs ou en récriminations. L'important, c'est d'agir. Les chiens aboient, la caravane passe. D'ailleurs, nous sommes sûr que, si Michaël Grayn le voulait, il n'aurait pas assez, quant à lui, d'un numéro d'ATLANTA pour s'aigrir à propos des critiques amères et inconsidérées qu'il reçoit, que ce soit par lettre ou par le truchement d'une autre revue comme MERCURY ou LE JARDIN SIDERAL. Donc, courage, MM. Fontana et Temey ! Seul ce que vous réalisez compte.

Les TECHNIQUES NOUVELLES en sont à leur sixième année. Présentée sous forme de journal, cette revue mériterait que tous les lecteurs d'ATLANTA y soient abonnés. Le n° 7-8 de juillet-août 1966 contient de très intéressants articles et notes diverses. Notamment *L'être vivant et la machine*, de Louis Armand, de l'Académie française, *Une méthode rapide de détection de la vie extra-terrestre*, etc. (Abonnement pour un an : 50 FB, ou 5 FF ou S à verser au C.C.P. Bruxelles 15.88 de « Techniques Nouvelles », Bruxelles 7.)

BRIOLET. Carmen Closset, 22, Pirka, Amay (Belgique).

DESIRE. Jean Leclercq, 125, boulevard de Charonne, Paris XI[e] (France).

GAMMA. Ediz. dello Scorpione, via Achille Zezon 5, Milano (Italie).

LUEURS. Edit. du C.L.A. (Jacques Ferron), 10, rue Max de Vars, Brive - 19 (France).

LUMEN. (prochainement : **COSMORAMA**). Claude Dumont, 112, rue Wazon, Liège (Belgique).

LUNATIQUE. Jacqueline H. Osterrath, 5929, Sassmannshausen (Allemagne).
MERCURY. J.-P. Fontana, 90, rue Verlaine, La Plaine, 63, Montferrand (France).
TECHNIQUES NOUVELLES. Direction : 80, rue des Deux-Gares, Bruxelles 7.

AUTRES REVUES REÇUES

AMITIE PAR LA PLUME (L'). Jean Auvray, 7, avenue J. Catelas, Blanc-Mesnil (S.-et-O., France).
ANNONCEUR FRANÇAIS (L'). Direction : 7, rue des Marronniers, Lyon (France).
ARS-UNA. Direction : 3bis, rue Cadet, Paris IXe (France).
OLTRE IL CIELO. Direction : Corso Trieste 10, Roma (Italie).
PEAU DE SERPENT. J.-P. Flament, 15, boulevard Lambermont, Bruxelles 3 (Belgique).
SAMEDI. Direction : 105, rue Royale, Bruxelles.
SPAINFAN. Luis Vigil Garcia, José Anselmo Clavé, 4, 2o, 2a, Barcelona 2 (Espagne).
VIE ET LES HOMMES (LA). E. Schwartz, rue Openveld, Ensemble Jean-Christophe, 1, Berchem-Bruxelles (Belgique).
YANDRO. R. et J. Coulson, Route 3, Hartford City, Indiana 47348 (U.S.A.).
ZENITH SPECULATION. P. R. Weston, 9 Porlock Crescent, Northfield, Birmingham 31 (England).

LES LIVRES

Nul besoin de vous dire que Jean Ray connaît un succès sans cesse croissant. Avec LE LIVRE DES FANTÔMES (suivi de SAINT-JUDAS-DE-LA-NUIT), les Edit. Gérard et Cie (*) sortent, dans leur collection *Marabout*, le huitième livre du maître gantois. Devons-nous une fois de plus exprimer ici l'admiration que nous portons au plus grand écrivain fantastique de notre

(*) Les Edit. Gérard et Cie ont sorti, il y a peu, un autre excellent recueil de contes de Thomas Owen : CEREMONIAL NOCTURNE. Jacques de Decker nous en parlera en long et en large dans un prochain numéro d'ATLANTA.

temps ? Nous ne croyons pas que ce soit nécessaire. De là-haut, où il est depuis septembre 1964, il sait, lui, qu'elle lui est totalement acquise. L'A.E.L.P. ne va-t-elle d'ailleurs pas publier LA GRIFFE DU DIABLE sous son autre pseudonyme : John Flanders ? N'est-ce pas là une preuve supplémentaire, s'il en était besoin, de la passion que nous éprouvons pour son œuvre ?

Le quatrième volume des ŒUVRES COMPLETES (?) de JEAN RAY vient de paraître aux Edit. Laffont. Ce livre (qui contient d'innombrables coquilles, hélas !) comprend huit aventures de Harry Dickson. Les meilleures, nous dit-on. Nous voulons bien le croire, encore que nous eussions préféré en juger nous-mêmes en lisant aussi les quatre-vingt-dix-sept autres ! Georgette Cuvelier de *La bande de l'Araignée* et des *Spectres-bourreaux*, n'a pas été sans nous faire penser à Lady Spider qu'eut à combattre Superman. Par certains aspects, *La terrible nuit du zoo* nous a rappelé Dracula. Quant à *La résurrection de la Gorgone*, est-il besoin de dire que nous avons vu là une ébauche de MALPERTUIS ? Quoi qu'il en soit, malgré les défauts dus à l'édition, voilà un livre qui fera monter au septième ciel tous les amateurs de Jean Ray - John Flanders. Nous vous souhaitons autant de plaisir à le lire que nous en avons eu nous-mêmes.

LE LIVRE DES FANTOMES. Jean Ray. Edit. Gérard et Cie, collection Marabout, G 247, Verviers, 1966.
ŒUVRES COMPLETES DE JEAN RAY (Quatrième volume). Edit. Robert Laffont, Paris (France).

AUTRES LIVRES REÇUS

TROPIQUES. Choix de poèmes. Permanences poétiques, 15, boulevard Lambermont, Bruxelles 3.
LA SENNE. Idem et ibid.

JEAN des LANDES.

SERGE BERTRAN

PANORAMA DES LITTERATURES CONJECTURALES EN BELGIQUE

LES LITTERATURES CONJECTURALES D'EXPRESSION FRANÇAISE

Première partie :

LES ECRIVAINS FLAMANDS D'EXPRESSION FRANÇAISE

Toujours dans le cadre d'une étude sur le passé, le présent et le futur de la S.F. en Belgique, nous en venons maintenant à la littérature d'expression française. Avouons-le tout net : l'état de notre étude ne nous permet pas encore de parler avec beaucoup de savoir et de sûreté de cette partie de notre sujet. Aussi nous contenterons-nous de signaler au lecteur ce que nous connaissons, et cela avec les réserves d'usage. Nous nous efforcerons de compléter cela dans un proche avenir et, avant tout, n'oublions pas de remercier Monsieur Jacques Van Herp, le seul et véritable spécialiste belge, et M. Robert Van Bel, pour son appréciable aide bibliographique.

Dans notre première étude, nous avons rapidement mentionné divers auteurs flamands s'exprimant en langue française. Voyons un peu avec quelles œuvres ils ont pris place sur nos listes. Inutile de diviser leur histoire en périodes, car celle-ci démarre au XIX[e] siècle seulement.

Il semble bien que le premier auteur nous intéressant soit Charles de Graeve, un Gantois qui vécut de 1731 à 1805, et dont parut posthumément cette étonnante *République des Champs Elysées* (1806), œuvre dans laquelle de Grave (ou de Graeve) soutient mordicus, avec preuves à l'appui, que lesdits Champs Elysées se trouvent en Flandre, pays de Cocagne, etc. Hubert Lampo a consacré à cette œuvre une intéressante étude, dont nous donnons ici le titre français : *Quand Hercule labourait et Circé filait;* aussi, nous renvoyons tous les lecteur d'« Atlanta » à cette étude.

Mil huit cent six est d'autre part l'année de naissance d'Alfred d'Aveline, pseudonyme d'André Constant Van Hasselt, auteur qui mourut en 1874, et dont il conviendrait d'examiner l'œuvre pour son apport à la S.F. Précisons toutefois que si d'Aveline est né à Maestricht, c'est probablement là le seul lieu commun qu'il ait avec la Flandre, et encore !

Tout cela nous mène à travers le XIX[e] siècle aux symbolistes flamands ou d'origine flamande.

Citons d'abord Charles de Coster (1827-1879), dont les *Légendes flamandes* et les *Contes brabançons* (de 1857 à 1861) sont souvent de fort belles réussites dans le domaine du fantastique.

Après de Coster, Georges Eeckhoud (1854-1927), dont quelques œuvres baignent dans une atmosphère nettement fantastique; citons *Escal Vigor* (1897) et *L'autre vue* (vers 1904), rappelons qu'il est encore l'auteur de feuilletons rocambolesques écrits sous différents pseudonymes.

En 1855, naquit Georges Rodenbach († 1898), dont il faut retenir le recueil *Le rouet des brumes*. Signalons qu'un conte en fut repris pour l'édition 1963 de *L'anthologie du conte fantastique en France* de Pierre Castex.

Ensuite, nous citerons le théâtre de Maeterlinck (1862-1947), dont il faudra un jour comparer le fantastique avec celui de Michel de Ghelderode (1898-1961). Tout ceci nous amène déjà à la génération d'après 1880.

L'étonnante anthologie *La gerbe noire* nous révéla ainsi le nom d'Alphonse Denouwe, dont il serait intéressant de regrouper les contes divers, seuls vestiges d'une œuvre consacrée au fantastique.

Citons ensuite l'Anversois Horace Van Offel, né en 1878 et mort en 1944. Van Offel était un écrivain de talent au souffle épique et puissant. Beaucoup de son œuvre est à considérer comme étant de qualité médiocre ou inférieure, mais Van Offel nous laisse en tout cas ce chef-d'œuvre du fantastique : *La brèche de Breda,* œuvre qui parut sous forme de feuilleton dans *Cassandre* (juillet à août 1935); sous forme d'un bourgeois roman d'amour, l'auteur met en lumière une étrange histoire où intervient une certaine Marieke van Nijmeghen (Marie de Nimègue). Les érudits se souviendront de cette ancienne légende qui nous fut léguée sous forme de *mystère* au XVIe siècle.

Franz Hellens (ps. de Fr. Van Ermengem), né en 1881, est probablement le moins apprécié de nos auteurs fantastiques; de fait, la parution chez Marabout du recueil *Herbes méchantes* constitua une bonne surprise pour pas mal d'entre nous, alors que déjà d'autres recueils font date dans l'œuvre littéraire de Hellens : *Réalités fantastiques* en 1931, *Fraîcheur de la mer* en 1933, puis *Frédéric* en 1935 et *Fantômes vivants* en 1955. Hellens mêle allégrement S.F., insolite et fantastique,

où le sert surtout un style travaillé; à l'encontre de Jean Ray, le conteur par excellence, Hellens est un magnifique narrateur pour celui qui sait écouter sur la même longueur d'onde.

Est-il encore possible de parler de Jean Ray, de Michel de Ghelderode et de Thomas Owen aux lecteurs d'*Atlanta* ? Sans doute, mais des esprits plus savants que nous-mêmes devraient alors le faire. Renvoyons les admirateurs de Ray (1887-1964), de M. de Ghelderode et de T. Owen (°1910), par la même occasion aux numéros spéciaux d'*Atlanta* (ancienne série), le n° 7, et de *Fiction,* le n° 126; outre cela, il existe sur Jean Ray une formidable étude par Paul Salles : *Le fantastique chez Jean Ray*. Précisons enfin que Jacques Van Herp prépare une étude sur Jean Ray, et que la bibliographie *complète* de cet auteur est établie par Jozef Peeters, mais qu'elle n'a pas encore été imprimée, ni même rendue publique.

Gustave Vigoureux (1895 - vers 1942) est encore un de ces auteurs fantastique méconnus. Jean Ray le tenait en haute estime et, d'ailleurs, le seul conte encore connu (il fut lu à la radio voici quelque temps par Jacques Phillipet) de cet auteur figure également dans la *Gerbe noire*; il s'agit de *La vieille au fichu vert.* Nous avons retrouvé d'autres contes de cet auteur, mais en néerlandais et se rattachant uniquement au folklore; nous ne savons pour l'instant ce qu'il en est de l'œuvre française de cet écrivain.

Enfin, revenons-en à Sacha Ivanov (ps. de Rachel Ysabie - Van Overbeek, °1897 à Gand), mais là encore des données précises nous manquent. Ses œuvres de S.F., fantastiques ou de terreur furent principalement écrites avant la guerre, en néerlandais aussi bien qu'en français.

Parmi les auteurs occasionnels du fantastique, signalons e.a. la journaliste gantoise Alice Sauton, qui figure où ça ? Dans la *Gerbe noire,* bien entendu !

Ouvrons une petite parenthèse pour parler de deux revues littéraires. D'abord *Audace,* revue qui ne publie guère que des auteurs belges, tant d'expression flamande que française, pourvu bien entendu qu'ils écrivent dans la langue de Voltaire ! On retrouve bien souvent des auteurs fantastiques à son sommaire, Ray et Owen, d'autres encore. Ensuite, cette extraordinaire revue gantoise et plus ou moins bilingue *Les cahiers de la Biloque,* revue où figura tant de fois Jean Ray, mais également d'autres auteurs tels que Jules Sévery, p.e. ! Jules Sévery appartient précisément à la génération actuelle des auteurs flamands. Son recueil *Contes insolites* (1963) est assez intéressant et fut préfacé par Jean Ray.

Autre auteur, Bernard Manier, figura e.a. au sommaire de quelques numéros de *Fiction* (n°s 22, 56 et 119) et nous donna un recueil *Histoires d'ailleurs et de nulle part,* également préfacé par Jean Ray.

Nous regrettons beaucoup que l'Anversois Guy Vaes (°1927) ne nous ait pas laissé plus d'œuvres littéraires. *Octobre long dimanche* est un des rares nouveaux romans belges que nous possédions; outre cela, on lui doit un magnifique conte S.F. dans *Fiction* n° 33 : *Poussière d'un monde.*

Parmi les tout jeunes, nous avions fondé pas mal d'espoir sur la personne de Serge Bertran; hélas ! l'intéressé nous avoua récemment être d'une paresse excessive et d'une médiocrité absolue, ce qui nous permettra une fois encore de terminer sur une note pessimiste, dont acte...

(A suivre).